MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 17 (1981), p. 203-285

BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)

À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

À PROPOS DE LA CARTE DU CAIRE DE MATHEO PAGANO

B. BLANC, S. DENOIX,
J.-C. GARCIN, R. GORDIANI

Madame V. Meinecke-Berg a publié en 1976 une intéressante étude sur une carte de la seconde partie du XVI[e] siècle représentant Le Caire. Cette étude est importante car elle concerne la copie d'un document de grande valeur, le plan du Caire, publié à Venise en 1549 chez Matheo Pagano. A la suite d'une recherche qui avait été entreprise avant que nous ayons eu connaissance de la publication de Madame Meinecke, il nous a paru bon de fournir aux historiens du Caire, d'autres éléments qu'elle a négligés, car ce n'était pas son propos, et tout particulièrement le texte en dialecte vénitien des légendes de la carte et celui de la notice en langue latine qui l'accompagnait. Les légendes et la notice latine sont présentées ici par Sylvie Denoix. Les textes en vénitien et en latin sont édités par Bernard Blanc, Sylvie Denoix et Romanello Gordiani. Le problème de la datation réelle de la carte est traité en dernier lieu.

Jean-Claude Garcin

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

LES LÉGENDES DE LA CARTE DE MATHEO PAGANO

par B. Blanc, S. Denoix, R. Gordiani

En 1976, Viktoria Meinecke-Berg a publié un article intitulé « Eine Stadtansicht des mamlukischen Kairo aus dem 16 Jahrundert » [1]. Il s'agit de la présentation de cartes du Caire éditées en Europe au XVI^e siècle, et, plus précisément, de la lecture de celle qui fut publiée par Sébastien Münster en 1574.

L'auteur situe pour le lecteur le contexte artistique et scientifique dans lequel ont été produites ces cartes, après avoir décrit la vision du Caire qui nous est proposée et avoir montré combien celle-ci est finalement réaliste dans son ensemble.

L'original de cette carte, une gravure sur bois signée « Opus Johannis Mathonci » a été édité à Venise par Matheo Pagano en 1549. On lit, gravé en bas à droite de la carte : « Stampato in Venetia In Frezaria per Mathio pagan(o) al signo della Fede », c'est-à-dire : « Imprimé à Venise dans [le quartier de] Frezaria, par Mathio Pagan(o) à l'enseigne de la Foi ». Dans le coin en haut à droite de la carte, est un écusson portant une couronne de laurier dans laquelle on voit deux mains droites se serrer.

Sur l'original, et seulement sur celui-ci, sont gravées 34 légendes numérotées rédigées en vénitien, concernant la ville du Caire et ses environs, ainsi que leurs habitants. De petites inscriptions, toujours en vénitien, y sont gravées aussi. Elles ne sont pas numérotées et commentent en général de petits dessins situés sur la carte.

Une notice en latin, la « Descriptio al Cahirae Urbis quae Mizir et Mazar dicitur », complétant les informations données par la carte, a été aussi éditée par Pagano en 1549.

Elle comprend deux chapitres historiques concernant la civilisation musulmane et la ville du Caire et un chapitre constitué par l'ensemble des légendes (traduites du vénitien et augmentées) qui avaient été gravées sur la carte elle-même. Cette notice a été écrite après que la carte eut été terminée; on peut le voir dès les

(1) In *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts Abteilung Kairo,* Band 32/1976.

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

premières lignes du texte : « Une fois que nous avons mis au point notre œuvre (la carte) ..., il nous a paru bon ... de la publier en latin ... Ce qui a d'abord été exprimé en langue italique — le premier dessinateur, en effet, parlait cette langue —, nous l'avons traduit en latin » (page 1).

Comme l'a fait remarquer Viktoria Meinecke-Berg, cette carte, malgré l'intérêt qu'elle représente pour Le Caire comme pour la connaissance que les Européens de l'époque avaient de cette ville, n'a pas été utilisée par les historiens, ce qui est dommage puisqu'il n'en existe pas d'équivalent.

Viktoria Meinecke-Berg a eu le mérite de l'exhumer. Elle a travaillé principalement sur la gravure publiée par Sébastien Münster en 1574 et non sur l'original édité par Pagano en 1549, considérant que, sur le plan du métier et d'un point de vue esthétique, celle-là était bien supérieure à celle-ci.

On peut toutefois regretter ce choix, car, du coup, Viktoria Meinecke-Berg n'a pas publié les légendes ni les inscriptions gravées sur la carte de Pagano, ni la notice en latin accompagnant la carte; c'est le but de cet article.

* * *

Elle-même a dû sentir le problème, car elle se réfère quelquefois à l'original quand il y a une différence notoire dans le dessin ou lorsqu'une indication pouvant être utile à son étude est gravée sur la carte de Pagano et non sur celle de Sébastien Münster.

Elle a dû ainsi se référer à l'original pour étudier le dessin de la mosquée dominant le Birkat al-Azbakiyya que le dessinateur de S. Münster, faisant ce que l'on pourrait appeler une « erreur de copie », a placée à l'ouest du lac, alors qu'elle était à l'est sur l'original; ou pour ce qu'elle identifie comme étant le qubbat Yasbak, à Husayniyya, dont les arcades sont plus étendues sur l'original que sur la copie (p. 122).

De même, lorsque V. Meinecke-Berg s'interroge sur la personne et sur les conditions de travail de l'auteur de la carte, c'est bien évidemment à l'auteur de l'original qu'elle doit se référer (cf. p. 128-129).

Elle tente ainsi de préciser l'identité de ce dessinateur, reprenant pour cela une thèse défendue par Erich Bier [1]. Ce dernier a rapproché la vue de Jérusalem,

[1] « Unbekannte Arbeiten des Domenico dalle Greche », in *Maso Finiguerra* II, 1937, p. 206-218.

gravée par Domenico dalle Greche, et publiée dans l'« Itinerarium » d'Ulrich von Wilkenau dont le pèlerinage en Terre Sainte a eu lieu en 1546, d'une vue de Venise, et aussi d'une vue du Caire, qui est celle qui a été éditée par Pagano en 1549. Par comparaison des styles, ce qui peut paraître un argument bien fragile, Erich Bier établit que les trois vues sont dues au même graveur, Domenico dalle Greche, qui a obtenu un privilège d'impression pour ses dessins des Lieux Saints après son retour. Or, la vue du Caire est désignée comme étant « opus J.D. Mathonci » : c'est ce qui est gravé sur l'original. D'après Erich Bier, l'attribution de la carte à Domenico dalle Greche, ne serait pas en contradiction avec cette mention, car Johannis Domenicus Mathonci devrait son nom à sa ville natale, Modon, possession vénitienne en Morée, et on l'aurait appelé dalle Greche pour la même raison.

Cette démonstration paraît très aléatoire. Elle semble ne rien prouver quant à l'identité de J.D. Mathonci.

De toute façon, connaître l'identité exacte de l'auteur n'est, en fait, pas très important. Savoir si J.D. Mathonci est le même homme que D. dalle Greche ou non, ne résout pas le problème de l'élaboration de cette carte. V. Meinecke-Berg l'a souligné, cette carte représente un tel travail et une telle somme de connaissances qu'il paraît difficile qu'un homme seul s'en soit chargé; c'est sûrement le résultat d'un travail d'équipe.

* * *

Viktoria Meinecke-Berg démontre donc que la disposition générale de la ville est exacte et que l'on peut aisément reconnaître les différents quartiers de par leur situation par rapport aux murailles de la ville, à la citadelle, au Muqattam, aux canaux et au Nil; par la disposition des artères principales qui les traversent, et par leur densité respective.

Cependant, l'auteur signale (p. 116) que la répartition des grandes mosquées tombe arbitrairement dans l'ensemble du territoire de la ville. Sous bénéfice d'une enquête de topographie historique qui reste à faire, il nous semble plutôt que, pour Le Caire, si chaque bâtiment n'est pas représenté selon sa physionomie propre et si pratiquement tous les monuments religieux ont une configuration standardisée, ils n'en sont pas moins disposés là où ils se trouvent, non pas par

un effet de la fantaisie du graveur, mais dans un but bien déterminé; il se peut que nous ne sachions pas identifier le bâtiment en question, mais cela ne prouve pas qu'il est un simple motif symbolique, car cette carte paraît très précise par ailleurs.

V. Meinecke-Berg le remarque elle-même (p. 121) à propos de la citadelle où elle relève la présence de « ... deux grandes coupoles et des minarets qui sont vraisemblablement ceux du château et son grand iwān, qui sont dessinés avec moins de fantaisie que ce qu'il peut sembler ».

De même, en ce qui concerne l'agencement général de la carte, elle semble s'étonner de ce que cette carte du Caire soit dessinée vue de l'ouest, alors qu'il n'y a pas de hauteur permettant de voir la ville de ce côté et qu'il semblerait plus facile de se porter sur les hauteurs du Muqattam pour dessiner Le Caire s'étalant aux pieds de la montagne. Mais cette vision de l'ouest est peut-être finalement plus logique ou plus « stratégique », les voyageurs occidentaux arrivant au Caire par le Nil, donc par l'ouest. C'est d'ailleurs cette disposition que reprendront Carsten Niebuhr et les dessinateurs de la « Description de l'Egypte ».

* * *

Nous voudrions aussi faire quelques observations complémentaires concernant certains détails de la carte.

Dans la région nord-est de Qâhira, on voit que des pans de murs en ruines ont été ostensiblement dessinés. Ils se situent dans la Harat al-ᶜUtufiyya qui avait été un des plus luxueux quartiers de Qâhira à l'époque mameluke. Pendant les troubles de la fin du XIVᵉ siècle, il avait été envahi par les pauvres de la ville et les meilleures maisons y avaient été détériorées [1]. C'est peut-être là le signe que — malgré les reconstructions qui eurent lieu — Le Caire ne retrouva pas la prospérité passée.

Toujours dans Qāhira, près de Bāb Zuwayla, est inscrit sur la carte éditée par Pagano, le terme « Zudecha »; il s'agit du quartier juif; Léon l'Africain le situe bien à cet endroit dans sa « Description de l'Afrique » [2]. Plus au nord, sur la

[1] Cf. Janet Abu Lughod : *Cairo, 1001 years of the city victorious.* Princeton University Press, 1971, p. 42. — [2] Ed. Epaulard, p. 505.

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

Qasaba, on voit un bâtiment sur lequel est écrit « MORESTAN »; il s'agit du maristān de Qalāwūn, V. Meinecke-Berg l'a remarqué [1]. A ce sujet, la notice 10, située, faute de place, hors de la zone urbanisée, près de la nécropole nord, signale : « A côté du morestan, sont les quatre juges qui rendent la justice (suivent les noms des quatre rites sunnites) ». La phrase fait allusion à la madrasa al-Ṣāliḥiyya qui était le principal endroit où siégeaient les cadis au XVe siècle et était située en face du maristān; elle n'est pas dessinée sur la carte, probablement parce qu'elle était moins intéressante, architecturalement, que le maristān lui-même. Cette indication montre que la notice concerne effectivement le maristān de Qalāwūn, et non un autre maristān qui se trouverait à cet endroit comme semble l'avoir compris V. Meinecke-Berg (p. 126).

D'autre part, à cause de la courbe du Nil, dessiné venant du haut de la carte — ce qui serait le sud-est —, le Vieux-Caire qui s'étend le long de la rive du fleuve a une mauvaise orientation (de même que Rawda), mais il ne semble pas qu'il soit trop rapproché du Caire, comme le pense V. Meinecke-Berg. Si on regarde la carte qu'a élaborée Casanova [2], à propos des fortifications de Saladin, on peut vérifier que l'emplacement de Fusṭāṭ par rapport au Caire correspond bien — l'orientation du tracé du fleuve mise à part — à ce qui est représenté sur la carte de Pagano. Quant à la position de l'aqueduc au sud de Fusṭāṭ, on verra plus loin qu'une autre datation de la carte pourrait expliquer ce phénomène.

On pourrait aussi s'étonner de l'absence, sur cette carte — en plus de lieux remarquables comme Qaṣr al-Šamʿ ou la mosquée de ʿAmr, des lieux saints chrétiens de Fusṭāṭ. En fait, le Vieux-Caire est représenté, semble-t-il, de façon schématique — et ici, on peut penser, comme V. Meinecke-Berg, que maisons et mosquées sont dessinées au hasard, juste pour former un tissu urbain —; mais cette lacune est sans doute due au fait que, depuis la fin du XVe siècle environ, les lieux saints chrétiens du Vieux-Caire étaient peut-être moins visités par les pèlerins, au profit de ceux de Maṭariyya.

(1) V. Meinecke-Berg, *loc. cit.*, p. 117 et 118.

(2) Paul Casanova : *Histoire et Description de la citadelle du Caire*, in Mémoires de la mission archéologique française du Caire, T. II, Paris, E. Leroux éd., 1897.

* * *

Enfin, malgré l'intéressant article de V. Meinecke-Berg, il reste encore à publier les textes accompagnant la carte de Pagano : les 34 légendes en vénitien ainsi que les inscriptions gravées sur cette carte et le texte latin qui a été édité conjointement à la carte.

Certaines de ces légendes concernent des monuments ou des lieux qui sont décrits et au sujet desquels on rapporte quelquefois une histoire. D'autres sont le résultat d'observations sur des sujets assez divers intéressant la vie quotidienne (la façon dont on lave le linge, dont les femmes nobles parent et montent les ânes ...), ou des détails techniques (description des *sāqiya,* du Nilomètre ...) ou bien encore la flore ou la faune (cassiers, crocodiles). Elles sont numérotées de 1 à 34.

En plus de ces légendes, on trouve donc quelques inscriptions qui ne sont pas numérotées : elles sont éditées ici de même qu'un fond de carte sur lequel elles sont situées ainsi que les numéros des légendes précédentes.

D'un point de vue technique, ces légendes et ces inscriptions en vénitien forment un ensemble textuel dont l'état de langue n'est pas fixé, que ce soit en ce qui concerne la syntaxe ou la morphologie. En effet, l'orthographe n'est pas strictement établie, particulièrement lorsqu'il y a des mots à lettres redoublées. Ainsi, on peut lire « donna » ou « dona », mais aussi « egipte » comme « egypte », « miglia » comme « mili », « Cayro » ou « Cairo », « Bulacho » ou « Bulaco ». Nous avons respecté l'orthographe, même lorsqu'elle était aberrante, ainsi que les séparations ou liaisons entre les mots. Comme il n'existe pas de ponctuation, quand c'était nécessaire nous l'avons insérée dans le texte, entre parenthèses.

Quant à la traduction en latin du texte vénitien, et les ajouts qui l'accompagnent, on verra qu'elle est trop souvent déparée de fautes d'impression : lettres mises à la place d'autres, points et majuscules venant couper les lignes de façon aberrante, etc... Nous n'avons pas cru devoir modifier cet aspect du texte.

Nous publions donc :

— d'abord les légendes en vénitien, placées sur la carte avec leur numéro et, conjointement, leur faisant face, les légendes correspondantes en latin telles

qu'elles sont reprises (et augmentées) dans le chapitre III de la notice accompagnant la carte en 1549;

— puis, les inscriptions gravées sur la carte sans numéros.

Cette carte imposante (on se souvient qu'elle mesure environ 1 × 2 m) étant composée de 21 panneaux (indiqués par des lettres en haut à gauche de chaque panneau), les légendes avec numéros et les inscriptions sont éditées ici, panneau par panneau, selon l'ordre alphabétique des panneaux.

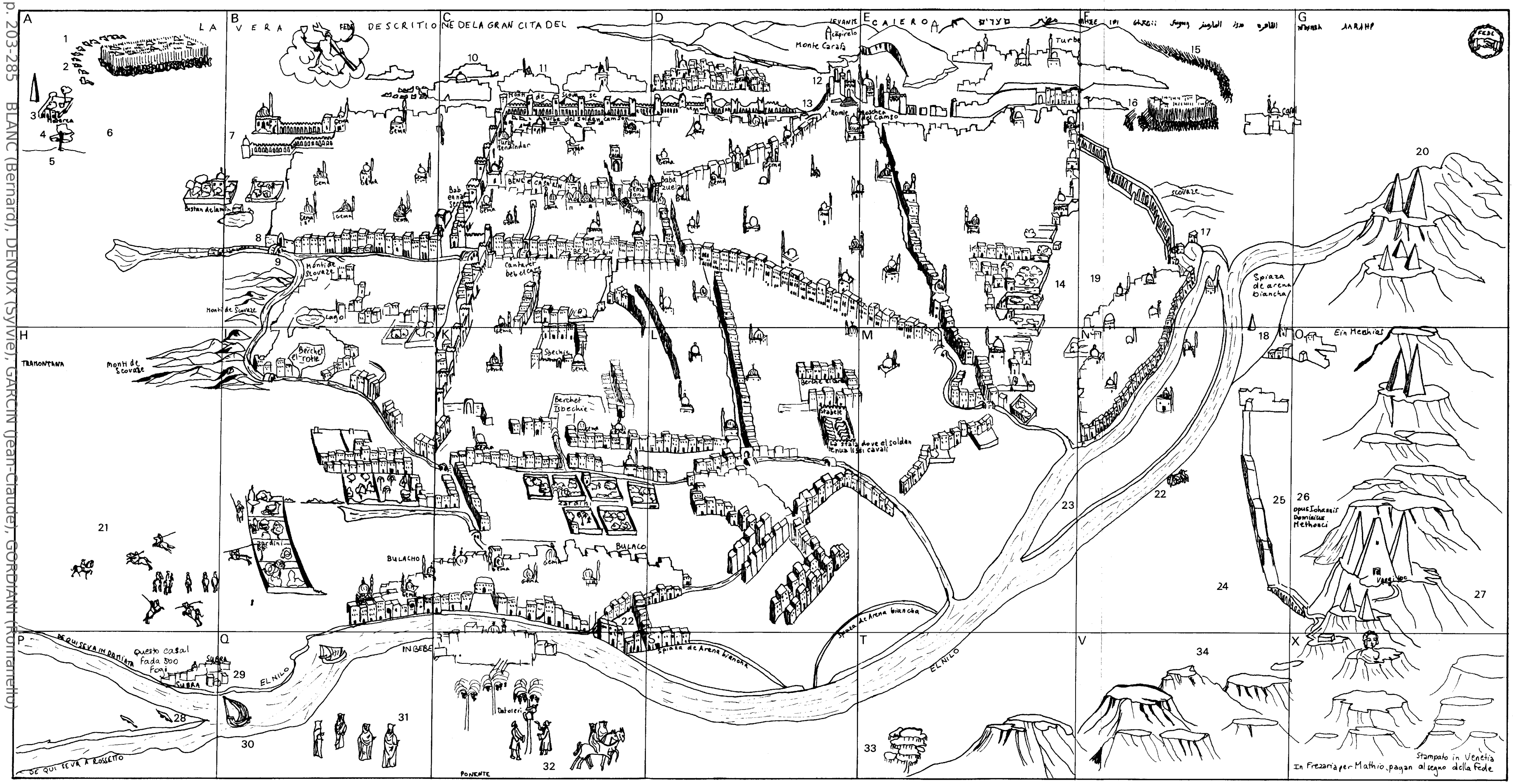
— Ce n'est que par la suite que nous donnerons, après une brève présentation, le texte des chapitres I et II de la notice latine. Si nous nous étions attachés d'abord à la publication de cette notice, ils auraient dû être placés évidemment en premier lieu. Mais c'est à la carte, et aux légendes que nous nous intéressons au premier chef et ces légendes en vénitien ont été rédigées (longtemps?) avant d'être traduites en latin, augmentées et placées dans la notice latine de 1549. L'ordre de la notice est ainsi un peu perturbé, le chapitre III étant présenté avant les deux premiers; mais il nous a paru utile de permettre la comparaison entre le texte latin et le texte en vénitien. Quant aux deux premiers chapitres de la notice latine, même s'ils ne concernent pas directement la topographie du Caire, leur publication nous a semblé souhaitable pour montrer dans quel milieu intellectuel a été décidée l'édition de la carte de 1549.

Sylvie Denoix

Pl. XV



La carte du Caire de Matheo Pagano, avec l'aimable autorisation du Cabinet des Estampes du Musée de Berlin (Staatliche Museen zu Berlin, D.D.R.).



Emplacement des légendes et des inscriptions sur la carte de Matheo Pagano.

TEXTES DES LÉGENDES

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

(Légende en latin constituant le début du chapitre III de la notice, qui commence à la page 11 de celle-ci; il n'y a évidemment pas l'équivalent, en vénitien, de ce texte sur la carte.)

* *CAPUT TERTIUM IN QUO EA POTISSIMUM LATINAE EXPONUNTUR QUAE VULGARI LINGUA SUNT ADIECTIS NUMERIS EXPRESSA QUAE AUTEM ADDENTUR AD DECLARATIUNEM MAJOREM PONENTUR IN PARENTHESI UT ET VERSIONEM ET EXPOSITIONEM RERUM QUILIBET CAPIAT.* *p. 11

Admonitum imprimis te volo positionis loci, ut maximam longitudinem quae est secundo flumine intelligas fere esse a libe vento ad caeciam. in capita tabulae est expressum variis linguis nomen civitatis primo vulgari lingua Italica Chairo, demum hebraica Miszraim quod notat angustias, Inde Arabica Mazar aut Mizir, Armenica Massar, Chaldea seu Suriana Mizir, et Alcahyr (incepiendo a dextra) iterum Arabica decit[a] *Alcahyr quod *potentem, et coactricem notat. Illyrica seu* *p. 12 *Jeronimiana Alcahir similiter, et chiurilisa seu syrmiana aut serviana ut possint quae sit urbs omnes perspicere.* *Sic ait.*

a. *decit* : *dicit.*

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

(Traduction de la légende en latin.)

Chapitre troisième dans lequel on a préféré présenter [aussi] en latin les renseignements qui sont portés en langue vulgaire dans les notices numérotées mises sur la carte. Les ajouts [de notre fait] pour plus de clarté sont placés entre parenthèses, de façon à ce que chacun puisse faire la différence entre la traduction de ces éléments et l'explication que nous en donnons.

En premier lieu, je veux t'avertir de la situation du lieu, afin que tu comprennes que la plus grande longueur qui suit le cours du fleuve est orientée sud-ouest/nord-est. En tête de la carte, le nom de la ville est indiqué en différentes langues : d'abord en italien vulgaire, Chairo; ensuite en arabe [1], Mazar ou Mizir; en arménien, Massar; en chaldéen ou syrien Mizir; et enfin Alcahyr (en commençant par la droite), encore en arabe, Alcahyr désignant une ville puissante et dominatrice. En illyrien ou hiéronimien on dit semblablement Alcahyr, de même en chiurilizien, en syrmien et en servien. Ainsi tous peuvent voir de quelle ville il s'agit. Voici les indications.

1. mais, sur la carte, le nom en arabe est écrit de façon fautive, avec à la place du *ṣād*, un *ḍād*.

Légendes en vénitien[1] (sur la carte)	Légendes en latin (dans la notice)
(A) Légende 1 — *In questo locho feze meter el Soldan la artelaria per aspetar el-gran Turcho chredendo chel dovese Venir de qui ma acusato da alcuni mamluchi di questo aparato lui tene la Via dietro di queste montagne et intro nel Cayro con pocca faticha.*	*nº 1 — Hoc in loco curavit disponi sultanus tormenta bellica (et acies) ut praestolaretur magnum Turcam (sic vocant) cum putaret illac iter facturum. Verum hujus rei a Mamluchis quibusdam admonitus (sic vocabant principi adictos quasi dicas Regem subditos. Regem enim Melich vocant) hujus apparatus viam quae a tergo montium est tenuit, urbemque sine magna molestia coepit*[a] *(numero .15. videbitur tempus).* p. 12
(A) Légende 2 — *Questa aguchia e tuta dun pezo de saso vivo et quelli che lano mesurata per geometria dise eser longa passa 12 et luna faza palmi 7.*	*2 — Hic obeliscus unico constat lapide vivo, et qui onen suravere*[b] *aiunt esse longum passus duodecim latitudine palmarum septem. (longe majori mole etiam num videntur tres illic qui Romam sunt advecti, quorum unus integer est in vaticano cum monumento Caesaris, per maximus erat via ad portam flumentanam nunc tribus in locis fractus est. Juxta hortos salustianos erat tertius, minori molle multi admodum erant, omnes notis hieroglyficis sculpti, et inde atati*[c]*)*
(A) Légende 3 — *In questo orto se cava el vero balsemo.*	*3 — In hoc loco Balsamus colligitur (Res ea est miraculi plena, quia viri fide dignissimi observarunt nulla alia aqua posse rigari illam plantulam ex cujus avulgis*[d] *ad Solis radios foliis stillat balsami liquor, nisi ex ea miraculose ibi conservata cujus fuit usus Mariae Virgini matri ad necessitates Jesu Christo suppeditanas*[e]*. Sategerunt mauri illam diorige corrivare*

---

a. *coepit : cepit.* — b. *onensuravere : mensuravere.* — c. *atati : adlati.* — d. *avulgis : avulsis.* — e. *suppeditanas : suppeditandas.*

1. On fera précéder, comme on l'a dit, les numéros des légendes, de la lettre désignant le panneau sur lequel la légende se trouve placée, de façon à ce qu'on puisse plus facilement les situer (cf. Pl. XVI).

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

TRAD. DES LÉGENDES EN VÉNITIEN	TRAD. DES LÉGENDES EN LATIN
[1] En ce lieu le Sultan [1] fit placer l'artillerie pour attendre le Grand Turc, croyant qu'il devait venir par là; mais, prévenu par certains mamluks de ce préparatif, il [2] suivit la route derrière ces montagnes et entra dans le Caire avec peu de peine.	En cet endroit, le sultan a pris soin de disposer les instruments de guerre (et l'armée) afin d'être prêt à recevoir le Grand Turc (ainsi l'appelle-t-on) car il pensait qu'il passerait alors par là. Mais, averti de ce fait par des Mameluks (ainsi appelait-on les adjoints au prince, ou encore les substituts du roi. Le roi s'appelle en effet Malik) [3], et préparé à cela, il passa par la route qui est derrière la montagne, et s'empara de la ville sans grande difficulté (au numéro 15 on verra l'époque).
[2] Cette flèche est toute d'un seul morceau de pierre brute et ceux qui l'ont mesurée par géométrie disent qu'elle est longue de 12 pas et large (?) de 7 paumes.	Cet obélisque consiste en une seule pierre prise dans la masse, et ceux qui l'ont mesurée ont dit qu'elle était longue de 12 pas et large de 7 paumes. (Les trois pierres qui ont été amenées à Rome paraissent avoir un volume beaucoup plus important. Parmi celles-ci, l'une est intacte; elle se trouve au Vatican avec le monument de César. Une autre, la plus grande était sur la route qui mène à la Porta Flumentana; elle est maintenant brisée en trois morceaux qui ont été séparés les uns des autres. La troisième se trouvait auprès des Jardins de Salluste. Il y en avait beaucoup d'un volume plus petit, toutes sculptées de signes hiéroglyphiques, et qui ont été enlevées de là.)
[3] Dans ce jardin on extrait le vrai baume.	A cet endroit on recueille le baume (le fait est miraculeux car des hommes vraiment dignes de foi ont observé qu'aucune autre eau ne pouvait arroser cette petite plante dont les feuilles quand on les arrache et qu'on les expose aux rayons du soleil, laissent sourdre goutte à goutte le liquide du baume, sinon cette eau miraculeusement conservée ici et qui a servi à la Vierge Marie, à l'usage de Jésus Christ. Les Maures se sont donné beaucoup de mal pour

1. Le Sultan mamlûk. — 2. Le Grand Turc, Sélim I. — 3. Ici l'auteur fait dériver le mot mamlûk du terme Malik.

*in alia loca, in efficacemque reper aliunde quidem *augeri potest, ut impertiri suas vires aliunde acedet* *p. 13 *et non contra. scribit vire fide dignissimis*[a] *Brochardus familiae Dominicane*[b] *homo, in rebus terrae sancte describendis diligentissimus fuisse suo seculo usita tum, bues*[c] *quorum opera acquae illae evehuntur ad libellam irrigatoriam, ita fuisse miraculose impulsos, ut nulla vis humana potavisset*[d] *de Dominica cogere ad solitum laborem, unde locus est, Maurus*[e] *sacro sanctus in honorem Mariae Verginis matris et filii ejus Jesu qui ibi summa veneratione colitur abillis*[f]. *Soribit Petrus martyr fuisse Paulo ante sua tempora labefactus*[g] *illas acquas a foemina judaea facies pueriles suorum, in contemplum*[h] *pueri Jesu abluente ita, ut poena mortis fuerit Judaeis accedentibus posita, tanta vis est Christi instrumenta publica, et Jactura*[i] *maxima factam*[j] *arguunt.*)

(A) Légende 4 — *Stanzia dove stete la madona quando la scampo in egipto per paura de erode.*

4 — Hic locus est ubi stetit Maria cum fugit in Aegyptum ob timorem Herodis, ibi etiam ea de re hodie est locus sacer memoriae Mariae, et ejus filii.

(A) Légende 5 — *Questo e el figer de Faraon qual e antichissimo el qual si nara che soto la ombra stava speso la Madona.*

5 — Haec est ficus Pharaonis quad est annonissima[k]*, sua qua credo aiunt resedisse Mariam umbrae gratia (quod tam diu durare potuerit ex natura non est, sed ex gratia, sicut Ille sub qua Ogyges seu Noe, et post eum Melchisedech sue*[l] *sem ejus filius et Abraham*

---

a. *dignissimis : dignissimus.* — b. *Dominicane : Dominicanae.* — c. *bues : boves.* — d. *potavisset : potuisset.* — e. *Maurus : Mauris.* — f. *abillis : ab illis.* — g. *labefactus : tabefactas.* — h. *contemplum : contemptum.* — i. *Iactura : lectura.* — j. *factam : factum.* — k. *annonissima : annosissima.* — l. *sue : sive.*

[trouver] en d'autres lieux [de l'eau] afin de l'amener par un canal vers cette plante, et pour trouver du moins comment augmenter sa vertu productive à partir d'une autre [eau], et obtenir d'une autre origine [ce qui serait] de toute façon un accroissement de production. Le très véridique Burchard, le dominicain, qui a décrit très consciencieusement les choses de Terre Sainte, écrit qu'à son époque on a essayé d'utiliser des bœufs pour amener ces autres eaux afin d'irriguer cette plante, et que ceux-ci furent miraculeusement influencés au point qu'aucune force humaine n'aurait pu [les arracher de l'eau] utilisée par la Mère du Seigneur pour les obliger à faire leur travail habituel. D'où le fait que le lieu, déclaré inviolable par les Maures en honneur de Marie la Vierge Mère et de son fils Jésus qui ont [vécu] là-bas, est entouré par eux d'une grande vénération. Pierre Martyr écrit que peu de temps avant qu'il ne vienne [en Egypte], ces eaux furent utilisées par une femme juive pour laver le visage de ses enfants, au mépris [du respect dû à] l'enfant Jésus, si bien qu'on a établi la peine de mort contre les Juifs qui s'en approcheraient, tant est grande la puissance du Christ. Des documents officiels le prouvent, et le fait est bien connu).

[4] Habitation où fut la Madone quand elle a fui en Egypte par peur d'Hérode.

En ce lieu, Marie s'arrêta lorsqu'elle s'enfuit en Egypte par crainte d'Hérode; à cause de cela, ce lieu est aujourd'hui sacré, en souvenir de Marie et de son fils.

[5] Ceci est le figuier de Pharaon lequel est très ancien et au sujet duquel on raconte que sous son ombre se tenait souvent la Madone.

C'est le figuier de Pharaon, qui est très ancien et à l'ombre duquel, je crois, on dit que Marie s'est assise (il n'est pas possible qu'il ait pu durer naturellement aussi longtemps, mais c'est le fait d'une grâce, comme l'arbre sous lequel Ogyges[1] ou Noé, et après lui Melchisédech, ou peut-être Sem le fils de Noé et Abraham,

1. Roi légendaire d'Attique sous le règne duquel aurait eu lieu le Déluge.

sederant, teste Josepho ad sua usque tempora longe supra bis mille armos duravit. Romae etiam num viget arbustum as[a] *Dominico plantarum*[b] *in monte Aventino iam Paulo minius .300. annis, facit hoc Deus excitandae per opera Christi, nostrae naturae causa, ad divinae potentias admirationem).*

(B) Légende 6 — *Dala Matarea al Cayro sonno miglia 8.*

*6 — *A natura*[c] *vico (quod a pluvia nomen habet) ad Chayrum sunt millia passum octo (ut Christi habitatio videatur vicinam magis auxisse urbem).* *p. 14

(B) Légende 7 — *Palazo del Campso campsomie.*

7 — Palatium campsonii campsoniae (Is fuit temporibus ermandi regis vir insigni prudentia de quo si velis cognoscere lege Petrum martyrem in Libro de ipsius legatione Babylonica) Paulo infra ubi ait Bistum de L'amir, dicit hortum amiri idest primarii praefecti. Nam magni olim duces, et praefecti Ismaelitarum dicebantur Amir seu Emir, unde Miramonein legimus corrupte pro Emir Elmunien, idest principe fidelium. Sic enim fuere prima nomina caeterorum[d] *hortorum ibi tanta vis, et excelentia est, ut nusquam gentium sit maior. In hortis enim irriguis ponit Alcoramum typos Paradisi delitiarum.*

(B) Légende 8 — *In questo lago se lava i pani.*

8 — In hoc lacu abluuntur Panni (Nil lacubus, et piscinis olim erat in Aegypto frequentius, tam ad majora nili excrementa cohibenda, et molem acquarum excipiendam, quam adconservandas acquas. Magnorum illorum effossorum modus perint caeterum multae admodum Berechet idest piscinae in tota urbe sunt ad publicas necessitates, ad usum, et ad luxuriem).

---

a. *as : ab.* — b. *plantarum : plantatum.* — c. *natura : Matarea.* — d. *caeterorum : caetorum.*

s'étaient assis; Josèphe a témoigné qu'il a duré jusqu'à son époque, plus de 2000 ans. A Rome, un arbre vit encore, planté par Dominique sur le mont Aventin, il y a un peu moins de 300 ans. Dieu fait cela pour pousser notre nature, grâce aux œuvres du Christ, à admirer la Puissance divine).

[6] De Matariyya au Caire il y a 8 milles.

Depuis le village de Matarea (qui tire son nom de la pluie [1]) jusqu'au Caire, il y a 8 miles (le fait que le Christ y a demeuré semble être à l'origine du plus grand développement de la ville voisine).

[7] Palais de Qānṣūh Ḫamsami'a.

Palais de Campso Campsonia (il remonte à l'époque du roi Ermand [2], un homme d'une remarquable sagesse. Si tu veux apprendre des choses sur lui, lis de Pierre Martyr le livre qu'il a écrit sur son ambassade au Caire. Un peu plus bas, là où est écrit « Bistum de l'Amir » [Pierre Martyr] dit que cela est le Jardin de l'Emir, c'est-à-dire du Premier Préfet. Car les grands seigneurs jadis [3], et les Préfets des Ismaélites étaient appelés Amir ou Emir à partir de quoi il nous arrive de trouver « Miramonein » qui est une corruption pour Emir Elmunien, c'est-à-dire Prince des fidèles. Ainsi étaient les anciens titres. Ici la luxuriance et l'excellence des jardins est telle qu'il n'y en a pas de plus grande en aucune autre nation. Et c'est dans les jardins arrosés que le Coran place la représentation des délices du Paradis).

[8] Dans ce lac on lave le linge.

Dans ce lac, on lave les étoffes (rien n'était plus fréquent autrefois en Egypte que les lacs et les piscines, autant pour retenir et recueillir les plus grandes crues du Nil que pour garder de l'eau à sa disposition. La pratique de creuser ces grands trous a disparu. Mais il y a beaucoup de berechet [4], c'est-à-dire de piscines dans la ville entière, pour les nécessités publiques, l'usage et l'agrément).

1. L'auteur dérive évidemment ce nom de l'arabe Matar. — 2. peut-être al-Malik al-Nâsir Nâsir al-din Muhammad, fils de Qâyt bây (cf. plus loin J.-C. Garcin). — 3. c'est-à-dire avant l'occupation ottomane. — 4. Birka : étang.

(B) Légende 9 — *Monti de scovase.*

9 — Montes peripsenatum[a] (*uberius in circuite*[b] *civitatis sunt haec necessitatis nostrae purgamenta quae utiliter in urbium munitionem solent aptari contra tormentorum bellicorum ictus*).

(C) Légende 10 — *Apresso el Morestan stano li quatro audexi che fano razon el nome de li quali el primo Malichij el Secondo Aserij el terso Canefi et quarto Auebeli* (*l*) *Morestan e uno ospitale dove stano li poveri qual a grandissima intrata.*

10 — Juxta Morestamum sunt quattor Judices qui reddunt rationem quorum Primus Melichi, Secundus Aphireii, Tertius Chanephi, et Quartus Aucheli Vocator[c], *Morestum est, magnum officium paupertatis,* **ubi pauperes excipiuntur; et est ingenti proventu,* *p. 15 *Clocus ille de quo igitur*[d] *est in medio civitatis Alchayrae, medio inter*[e] *portas Itmerae. Nam ejus operis praetextu fundata est. Tyrannis ist haec*[f] *contra Christum. Nusquam enim gentium major reperitur copia Morestanorum, aut Caruassarorum* (*ut vocant Turchae*) *quam in Alcahyr, et in Constantinopoli a quo praesunt Imperio orientis Turchae, et tamen majores Tyranni in toto mundo non sunt quam qui talia loca post mortem pauperibus relinquunt, ut centies centennis millibus oppressis satisfaciant, relicta aliquantulo per te*[g] *pauperibus.*

(C) Légende 11 — *TURBIE sono le case dove se sepeliseno li morti e ogni gran maistro nea una.*

11 — Turbae seu Turbiae sunt Edificia ubi sepiliuntur magnates, ita, ut singuli singulas habere soleant (*sic solent diluere ante actae vitae maculas cum circa sepulchra insignes proventus, et Edificia assignant pauperibus, Perregrinis, Studentibus, Morabitis, seu Heremitis, et variis sectis quibus ea religio abundat, ita, ut ad .60. millia aureum anni perventus non pauca loca habeant, ex testamento sic vitam eternam instituunt Tiranni.*)

---

a. *peripsenatum : peripsematum.* — b. *circuite : circuitu.* — c. *vocator : vocatur.* — d. *igitur : agitur.* — e. *inter : intra.* — f. *ist'haec : istahaec.* — g. *per te : perite.*

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

[9] Montagnes d'ordures.

Tas d'ordures (il y a en très grande quantité, autour de la ville, de ces immondices liées à nos besoins; ils ont l'habitude de les utiliser pour protéger les villes contre les coups des engins de guerre).

[10] Près du Maristan se trouvent les quatre juges [1] qui rendent la justice. Leurs noms sont, pour le premier, Malichi, le second Aseri, le troisième, Canefi et le quatrième, Auebeli. Le Maristan est un hôpital où sont les pauvres, lequel a une très grande entrée.

A côté du Morestan sont les quatre juges qui rendent leur sentence. Le premier est Melichi, le second Aphirei, le troisième Chanephi et le quatrième, Aucheli. Le Morestan est le grand hôpital où les pauvres sont recueillis et il a d'immenses revenus. L'endroit dont il s'agit est au milieu de la ville du Caire à l'intérieur des portes ... C'est sous le prétexte de ce service [des pauvres] que ce pouvoir tyrannique ennemi du Christ est solidement établi. Car nulle part au monde on ne trouve une plus grande quantité de Morestan ou Caruassar (comme les appellent les Turcs) [2], qu'au Caire et à Constantinople d'où les Turcs dominent l'empire d'Orient. Et pourtant, il n'y a pas de plus grands tyrans au monde que ces gens qui laissent après leur mort de tels endroits aux pauvres pour donner satisfaction à des centaines de milliers d'opprimés; ce sont donc des lieux destinés, assez habilement, aux pauvres.

[11] TURBIYYA, ce sont les maisons où l'on enterre les morts et chaque grand maître en possédait.

Les Turba ou Turbia [3] sont des édifices où l'on enterre les grands; et chacun a l'habitude d'avoir le sien. (Ainsi ont-ils coutume d'effacer les tâches de leur vie passée en attribuant dans le voisinage de leurs tombeaux de grandes ressources et des édifices aux pauvres et aux pèlerins, aux étudiants, aux morabites [4] ou ermites et aux différentes sectes dont cette religion abonde en sorte que [un émir?] pouvant disposer de 60.000 pièces d'or de revenus annuels, ces gens-là possèdent de nombreux édifices. De cette façon, les tyrans assurent leur vie éternelle par testament.)

1. Il s'agit des quatre juges de rite sunnite : Malikite, Šafiʿite (Ašarite ?), Ḥanafite et Ḥanbalite. — 2. Caravansérail. — 3. Turba : mausolée. — 4. Murâbitûn : gens des ribât ou couvent.

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

(D) Légende 12 — *El Castel dove stava el soldan.*

12 — Arx ubi stabat Sultanus (haec vox Sultam est ab Haebrao, ut est tota lingua Arabica, quae sategit figuris, et ordine pervertere linguam sanctam, sicut et legem, ut plane sub Ismaelis natura liberoserva omnia esset adulterata, sicut sunt ex Samaritanis literis inversis nostro more deductae literae Capiteles Grecae, et Latinae. Inde qui bene scit Hebraicae, et Chaldeicae, scit etiam Arabicae, Salva lectione. Vox vero illa Sultan significat dominum absolute unde a quo **sultam selim coepit illum potentiam Aegypto, vocari voluit sultam, quam xis sit vocabulum commune magnatibus, et nobilibus, sicut olim quod vocabulum erat omnibus sacerdotibus commune, ut adhac est in Graecia, nempe Papa, summus pontifex Romae accepit caeterum arx ipsa se ipsam pingit, ex adito enim loco potest subigere tormentis igniuomis civitatem, Impiae enim et perfidae nationi, opus est Principes, qui erant ad summum bonum adeo ordinati, ad summum malum traduci.)* *p. 16

(D) Légende 13 — *Romle e una Sabioneta dove si vende Cavali et altri animali.*

13 — Romae[a] *est arenarius locus ubi aequi et alia animalia vendi solent (Remel, et Remlu est arena, cujus tanta in Aegypto copia est, ut nisi quot annis*[b] *rigando limo obstaret Nilus tota Aegyptus arena foret; sic interurbem, et Nilum multae arenae albe sunt.*

(E) Légende 14 — *Nel Cayro Vechio son li magazeni dove si tien li fromenti del Signor. E se livende legni e carboni asaisini.*

14 — In Chayro antiqua sunt promptuaria (Magasenos quasi Magazenos, a Maged Haebrea voce nuncupant) ubi princeps[c] *reponunt frumenta. Similiter ibi ligna, et carbones ibi distrahuntur.*

---

a. *Romae : Romle.* — b. *annis : amnis.* — c. *princeps : principes.*

[12] Le château où se trouvait le sultan.

Citadelle où se tenait le Sultan. (Ce mot Sultan vient de l'hébreu, comme la totalité de la langue arabe. Celle-ci s'est efforcée de pervertir la langue sacrée par la syntaxe, comme ils ont perverti la loi, toutes choses étant faussées du fait de la nature « libre-esclave » d'Ismaël [1]. De même, à partir des lettres samaritaines inversées, selon notre façon d'écrire, les lettres capitales grecques ont été tirées, ainsi que les latines. De cette façon, celui qui connaît bien l'écriture de l'hébreu et du chaldéen connaît aussi celle de l'arabe, mise à part la possibilité de lire. Ce mot sultan donc désigne le maître absolu; c'est pourquoi, depuis que le Sultan Sélim a pris le pouvoir en Egypte, il a voulu être appelé Sultan; ce qui, comme on le sait, est le titre commun des grands et des nobles. De même qu'autrefois le nom qui était accordé à tous les prêtres et qui l'est encore en Grèce, « Pape », le souverain Pontife de Rome le prit.
Pour le reste, la citadelle n'a pas besoin d'être décrite : de ce lieu rapproché on peut soumettre la ville par des projectiles enflammés. En effet, pour une nation impie et perfide, il faut que des princes qui avaient été faits pour le plus grand bien soient portés au plus grand mal.)

[13] Rumayla est une place de sable où l'on vend des chevaux et autres animaux.

Rumayla est un lieu sablonneux où on a l'habitude de vendre les chevaux et autres animaux (Remel ou Remlou signifie sable; il y en a une telle quantité en Egypte que si le fleuve Nil n'y faisait obstacle, en déposant du limon, toute l'Egypte serait du sable. Ainsi entre la ville et le Nil, il y a beaucoup de plages de sable blanc).

[14] Dans le vieux Caire il y a les magasins où se trouvent les froments du seigneur. On y vend du bois et du charbon en très grande quantité.

Dans le Vieux Caire, il y a des entrepôts (des magasins qu'ils appellent ainsi d'après le mot hébreu Maged); c'est là que les princes mettent le blé en dépôt; de même, on y vend du bois et du charbon.

1. On trouvera l'explication de ceci dans la partie historique.

Légende 15 — *Soltan Selim intro nel Castel del Cayro adi XXV di genaro MDXVII poi ali XI di April presso Tomombeio alora Soldan lo fece condurre col capestro al collo sopra una mula per tuta la Citta et lo feze impicar alla Porta ditta Babasuela qual a molti ne dolce di tal fatto.*

15 — Sultanus selimus intravit in Arcem Alchayrne .25 Januarii .1517. demum .11. Aprilis accepit Tormunbeium tunc temporis Sultanum, curavitque ut Mulo per totum urbem vectus funeque collo imposita in porta dicta Gab suailla[a] *laqueo vitam finiret, quod moleste multi tulere* (*sicut a principio nullus ex Triginta primis, Ismaelitarum Tyrannis salvo Muhamedae, vitam sive sanguine, aut externa violenta clausit, sic inter sultanos rari Evasere gladium aut venenum, aut laqueum. Et enim usitatum regnam di causa quoscunquae possunt conficere. Hic sultanus* **selminus*[b] *ejus qui nunc regnat pater etiam patrem* *p. 17 *tolli quiuis curaverat. Similiter rex ille Tuniciorum quem, Caesar in sede, depulso Barbarossa reposuerat .17. consanguineos confecerat, nunc autem oculis a filio privatus mendicat in Italia.*

(F) Légende 16 — *Exercito de' Turcho.*

16 — Exercitus Turcarum. (*tri partita communiter acie incendunt. Sed de eorum militari apparatu alibi in nostris tabulis dicetur depictis, et expressis ordinibus, ut statuimus*).

(F) Légende 17 — *Con queste Ruode fano andar Laqua nel Castelo sopra di questo Conduto.*

17 — Cum hac rota faciunt ut acqua in hos acquae ductus exaltata in arcem principalem conducatur. (*res usitata, et facilis ut acqua se ipsam ubicumque movetur attollat, et multiplicatis proportionibus quantum volueris attollatur.*

a. *Gab suailla : Bab Zuwayla.* — b. *selminus : Selimus.*

[15] Le sultan Selim entra dans le château du Caire le 25 janvier 1517; puis le 11 avril[1], ayant pris Tuman bay alors sultan, il le conduisit, avec la corde au cou, sur une mule à travers toute la ville et le fit pendre à la porte appelée Bâb Zuwayla, chose qui déplut à beaucoup.

Le sultan Selim entra dans la citadelle du Caire le 25 janvier 1517 précisément. Le 11 avril, il s'empara de Tuman bey, alors sultan. Il fit en sorte que, porté sur une mule dans toute la ville, la corde au cou, il terminât sa vie étranglé à la porte dite Bab Zuwayla, ce que beaucoup supportèrent difficilement. (De même qu'aucun des 30 premiers tyrans des Ismaëlites en dehors de Muhammad, n'a terminé sa vie sans effusion de sang ou par des violences extérieures, de même, parmi les sultans, rares sont ceux qui évitèrent le glaive, le poison ou la pendaison. En effet, pour prendre le pouvoir, il est d'usage chez eux de tuer ceux dont on peut venir à bout. Ce sultan Selim, père de celui qui règne actuellement[2], avait pris soin que son père, d'une façon ou d'une autre soit supprimé[3]. Ainsi, le roi des Tunisiens que César, après avoir chassé Barberousse avait replacé sur son siège[4], avait tué 17 membres de sa famille; maintenant, rendu aveugle par son fils[5] il est mendiant en Italie.)

[16] Armée du Turc.

L'armée des Turcs : (ils s'avancent selon une ligne de bataille habituellement partagée en trois parties. Mais on parlera ailleurs dans nos notices de leur appareil militaire, en montrant et en expliquant leur organisation, selon ce que nous avons décidé).

[17] Avec ces roues, on fait aller l'eau dans le château sur ce conduit.

Avec cette roue, ils font en sorte que l'eau élevée dans ces acqueducs soit conduite jusqu'à la citadelle principale (c'est une chose habituelle et facile [à comprendre] que l'eau s'élève partout [au même niveau] là où elle a été mise et qu'elle peut être élevée en n'importe quelle quantité).

1. Le 14 avril selon Ibn Iyâs. Cf. G. Wiet, *Journal d'un bourgeois du Caire,* II, p. 170. — 2. Soliman « Le Magnifique » (1520-1566). — 3. Bajazet II, en 1512; on peut entendre « écarté du trône », mais on a également accusé Sélim de l'avoir fait empoisonner. — 4. Le prince Hafside Abû Abdallah Muhammad al-Hasan qui a recouvré le pouvoir en 1535 avec l'aide de Charles-Quint, après en avoir été chassé l'année précédente par Khayr ed dîn Barberousse. — 5. Ahmad III parvenu au pouvoir en 1543.

(F) Légende 18 — *Questa colona e fata de piera cota per conoser quanto creser del nilo.*

18 — Quando crescit Nilus hinc in totam civitatem ad mittitur (toto anni tempore admittitur quidam acqua Nili ad singulas urbis necessitates potissimum ad piscianas renovandas, et ad ablationes, et dioryges Nilos, et Eucipos, sed cum crescit Nilus ita vehementi impetu admittitur, ut tota urbs fit solis lembis per via, et suas vias tunc habeat instar canalium Veneticorum, ita ut sit veluti mare.

(F) Légende 19 — *MASR-HATICH In nostra lingua dito CAIRO VECHIO dali Antichi dita BABILONIA.*

19 — Massr, hatir. idest Aegyptus ceu Cahyra vetus quad dicta est Babylonia. (Haec esti illa pars civitatis quam aut construxit aut instruravit[a] *Humar ad quem etiam pertinet cerbicum insula medio in nilo posita a qua demum est, iter ad Mempheos reliquas seu Menchias, et inde ad portenta edificiorum Pyramides, et manufactos montes .12. Millia Passuum a Misrulatic distantes, è regione vero est illa columna, è regione* **absconditae picta index incrementi Nili, unde certissimum* *p. 18 *petitur aut vilitatis, aut charitatis annonae argumentum, magno et alibi in visitato*[b] *providentiae beneficio, et certe licet intercidit cum innumeris aliis civitatibus mensis*[c]*, potest coniici, ex ratione columne*[d] *et insulae non longe hunc abfuisse siquidem ea erat olim atra*[e] *Nilum quum Cahir sit ultra.*

(G) Légende 20 — *Questa piramide e fata a scalini.*

20 — Haec Pyramis facta est continuis graditus[f] *veluti scalae (ut posset a capite viscende mollis*[g] *regio inspici sic erat disposita. Nam nil aliud volebant reges aut*

a. *instruravit : instauravit.* — b. *in visitato : inusitato.* — c. *mensis : mersis.* — d. *columne : columnae.* — e. *atra : citra.* — f. *graditus : gradibus.* — g. *viscende mollis : inscensae molis.*

[18] Cette colonne est faite de pierre cuite (brique?) pour connaître de combien monte le Nil [1].

Quand le Nil grossit, il pénètre de là, dans toute la ville. (Pendant toute l'année, on capte de l'eau du Nil pour tous les besoins de la ville, surtout pour renouveler l'eau des étangs pour les nettoyages et pour les canaux du Nil et de l'Eucipe [2]. Mais lorsque le Nil croît, l'eau arrive avec un courant si violent que toute la ville n'est plus parcourue que par des barques et que ces rues ressemblent aux canaux de Venise comme si c'était [l'eau de] la mer.)

[19] MASR 'ATIQ. Dans notre langue on dit le Vieux Caire; dans l'Antiquité, on disait Babylone.

Massr hatir [3] c'est-à-dire Egypte ou vieux Caire que l'on a appelée Babylone (c'est la partie de la ville construite ou restaurée par Homar, à laquelle est attenante l'île de Cerbic, située au milieu du Nil, et par laquelle passe le chemin qui conduit aux restes de Memphias ou Menchias et de là aux merveilleux édifices des pyramides et des montagnes faites à la main qui sont distantes de 12 miles de Misrulatic. C'est dans cette région qu'il y a cette colonne sur laquelle est gravée dans sa partie cachée l'indication [pour mesurer] la crue du Nil, par laquelle on peut savoir avec certitude quel sera le bon marché ou la cherté des denrées grâce au grand bienfait, inconnu ailleurs, de la prévision. Et bien que [Memphis] soit tombée en ruine comme de nombreuses cités enfouies [sous les sables], on peut penser, en raison de la présence de la colonne et de celle de l'île, qu'elle n'était pas loin de là puisqu'elle était autrefois de ce côté du Nil tandis que Le Caire était de l'autre).

[20] Cette pyramide est faite en escaliers.

Cette pyramide est faite de gradins continus, comme des escaliers (elle est disposée de façon à ce que le pays puisse être vu du sommet de cette masse quand on y est monté. Car les rois ou plutôt les brutes

1. Cette notice, placée sur la carte sur la rive occidentale du Nil, en face de l'Ile qui est appelée Cerbic, ne comporte pas de n°; comme il n'y avait pas de notice ayant le n° 18, nous le lui avons attribué. Cependant, elle ne correspond pas à la notice en latin n° 18 mais à une partie de la notice n° 19. — 2. Est-ce une déformation du nom du Bahr Yusuf? — 3. Massr. hatir : Misr 'atiq : le Vieux Caire.

potius belluae coronatae, nisi quovis modo nomen suum in terra scribere, et sui memoriam longissimam relinquere, quum tamen nullius rei si in mundo fama tenuior. Nam aut quis fuit architectus, aut quis rex insannis [a] *vix fama de una Pyramide constat. Sic est, quanto magis appetis quae aliunde, et non a te aut caelitus adveniunt, tanto minus consequeris, ut de fama, et divitiis constat*).

(H) Légende 21 — *In questo locho fano festa di corere Cavali et voltizar lanze et manizar corsieri et altri belissimi Torniamenti quali li turchi et mamaluchi in quele bande Usano.*

21 — In hoc loco fiunt festa hippodromica seu equestris cursus in agitandis lanceis et quovis modo exercitandis equis, et aliis plerique ludis Turchis et Mamlucis usitatis (*plus aequo abundat et suburbia quaquae versus talibus ludis, ita ut carmine potentes homines, in illis ea* (*animal alioqui indocilae*) *asinum doceant, quae ne credas ullam simiam facere*).

(K) et (N) Légende 22 — *Con queste ruode adaquano li zardini.*

22 — Cum his rotis seu Tympanis adaquantur horti Res haec usitatum circa Constantinopolim et maxime circa Tunicios in Paradisis vandalorum, et demum in toto Ismaelitarum Dominio si quidem hortos pro exemplo Paradisi habeant. Ideo vix est ulla celebris **domus, ne dum hortus quin ibi possit in quo vis estu* [b] *p. 19
praeter fluentes in aeris [c], *et porticibus scaturientium instar magna copia aquas repraesentare, et ad refugerium uti, patronus.*

(M) Légende 23 — *CERBIC se adimanda questa isla.*

23 — Cerbicum vocant hanc insulam. (*variis nominibus res dici constat unde res innumerae videntur contrariae, quae contrariae non sunt. Usitatum vocabulum urbis quae in insula ad .1500. domos est, dicitur el Mechias idest Mensura, ut vult Joannes leo Afer eo quod hodie mensura acquae ibi observetur,*

---

a. *insannis : insanus.* — b. *estu : aestu.* — c. *aeris : areis.*

couronnées ne voulaient rien d'autre qu'écrire leurs noms sur la terre par n'importe quel moyen et laisser un très long souvenir de leur existence; alors que la renommée est la chose la plus insignifiante au monde. Car en ce qui concerne le nom de l'architecte ou du roi insensé [qui les a fait construire], la renommée n'en a gardé le souvenir que tout juste pour une pyramide. Plus on désire les choses venant d'ailleurs et non pas de soi ou du ciel, moins on les atteint comme il apparaît pour la renommée et les richesses).

[21] Dans ce lieu, ils font fête de courir à cheval, de faire tournoyer des lances, manier des coursiers et autres très beaux tournois comme les turcs et les mameluks ont l'habitude de le faire dans ces régions.

En cet endroit ont lieu les fêtes hippiques ou courses de chevaux avec maniement de lances et toutes sortes d'exercices équestres et tous autres jeux pratiqués par les Turcs et les Mameluks (dans chaque faubourg il y a abondance de ces jeux plus que de raison à tel point que des hommes qui sont puissants dans le domaine de la magie dressent un âne (animal du reste indocile) en lui enseignant des tours tels qu'on ne croirait pas qu'un singe même puisse les faire).

[22] Avec ces roues on arrose les jardins.

Avec ees roues ou tympans on arrose les jardins. Ce procédé est utilisé autour de Constantinople et surtout autour de Tunis dans les jardins andalous et enfin dans tout l'empire des Ismaélites, puisqu'ils tiennent les jardins pour l'image du Paradis. C'est pourquoi il n'y a guère de maison célèbre et à plus forte raison de jardin où le maître ne puisse, par les plus grandes chaleurs, en plus des eaux qui jaillissent dans les cours et les portiques, montrer qu'il dispose d'eaux en grande quantité, et qu'il ne s'en serve pour s'en rafraîchir.

[23] Cette île s'appelle Cerbic.

On appelle cette île Cerbic (les choses peuvent être évidemment désignées par des noms différents, d'où il résulte que de nombreuses choses qui ne le sont pas en réalité, paraissent différentes. Le nom employé ordinairement pour la ville qui est dans l'île et renferme 1500 maisons, est el Mechias, c'est-à-dire la Mesure comme le soutient Jean-Léon l'Africain, parce que

aut eo quod olim ad Memphim pertinerent quasi Mamphias (Nam aspirationes in omnibus linguis solent permutari). Rationem adfert Leo, cum enim in multis Aegypti locis olim essent columnae ad observationem incrementorum positae potissimum circa Memphim, ut res in religionem, et eruscationem[a] *verteretur, curarunt Mussulmani seu religioni Ismaelis addicti, ut adacta in terram fossa quadrata juxta eximie magnitudinis templum in insula constructum ad .18. pedes in profundum, veniat, et per acquae ductum subterraneum acquas admittat; in fossae medio culumna est, totidem pedes alta, in qua dum crescit Nilus notantur in crementa, et quotidiae quam diu crescit, mittunt in urbem pueri*[b] *peplis croceis capite redimiti qui quantitatem denuncient, ut sive deficeant sive exundent acquae a modo fertilitatis, hortentur ad penitentiam, si bene habeant ad letitiam acceptis a populo munusculis prolaeto nuncio inde a columna mensoria nomen est urbi michias, et Menchas.*

(N) Légende 24 — *Il principio del crescer del Nilo e alli 17 Zugno che e il Solstitio e cresce per 40 di et per altritanti delcresce Apreso il Nilo vie una Collona dove signati 18 braza et sel ariva alli 15 lano et abondantisimo e non arivando non e tanto abondante sel passa li 15 sina*

24 — Principium in crementi Nili est a .17. Junii **transacto Solstitio, et crescit per .40. dies totidemque de crescit juxta Nilum vero est columna ubi signantur. 18. ulnae, quod si acqua accedit ad quindecim, est annus abundantissimus non accedendo tanto magis minuitur fertilitas quanto minus accedit. Si superat versus .18. domus*[c] *infert patriae (secretum incrementi Nili a nullo hactenus est tactum, quia nemo sciebat in plaga Cancro, Leoni, et virgini supposita quam maxima ardet Sol, tam specialiter esse adeo provisus* * p. 20

a. *eruscationem : aerustationem.* — b. *pueri : pueros.* — c. *domis : damnum.*

c'est ici qu'on mesure la hauteur de l'eau; ou bien parce qu'autrefois ils seraient allés [par là] à Memphis ou Memphias (car on a l'habitude, dans chaque langue de modifier l'aspiration). Léon donne cette explication : parce qu'autrefois, en effet, dans de nombreux endroits de l'Egypte, il y avait des colonnes pour l'observation des crues du Nil, surtout autour de Memphis, au point que cette pratique s'était transformée en rite religieux et en moyen d'évaluation fiscale, les musulmans, c'est-à-dire ceux qui se sont voués à la religion d'Ismaël, ont pris soin que ce soit à côté d'un grand temple construit dans l'île, qu'une fosse carrée soit creusée dans la terre à une profondeur de 18 pieds; elle reçoit les eaux amenées par un conduit souterrain; au milieu de la fosse, il y a une colonne haute d'autant de pieds, sur laquelle, lorsque croît le Nil, les crues sont marquées; chaque jour aussi longtemps que dure la crue, on envoie en ville des enfants revêtus d'habits jaunes et couronnés qui annoncent la hauteur de l'eau; ainsi, quand les eaux sont trop basses ou trop hautes par rapport à la mesure appropriée à une bonne production, ils exhortent à la pénitence; lorsqu'elles sont au bon niveau, ils exhortent à la joie et ces enfants reçoivent alors du peuple de petits présents pour leur message favorable. Donc, c'est à cause de cette colonne-repère, que la ville porte le nom de Michias ou Menchas).

[24] Le début de la crue du Nil est le 17 juin qui est la date du solstice; il croît pendant 40 jours et décroît pendant autant. Près du Nil, il y a une colonne où sont gravées 18 brasses. S'il arrive à 15 [brasses], l'année est très abondante; s'il n'y arrive pas, elle n'est pas aussi abondante. S'il passe les 15

Le début de la crue du Nil a lieu le 17 juin au moment du solstice; il croît pendant 40 jours et décroît dans le même temps. Près du Nil il y a une colonne où sont gravées 18 aulnes : si l'eau monte à 15, l'année est très fertile; la fertilité est d'autant moindre que l'eau est loin de ce chiffre. Si l'eau dépasse 18 pieds, elle procure du dommage au pays. (Le secret de la crue du Nil n'a été complètement compris par personne jusqu'aujourd'hui, parce que personne ne savait que lorsque le soleil est dans le signe du Cancer, du Lion ou de la Vierge, période pendant laquelle il est supposé brûler le plus, la Providence divine est telle, en

18 dimostra qualque ruina del Paese.

ut esset Sevissimum hiems, totis quattor mensibus Mai, Junii, Julii, et Augusti, pluviaeque continuae aut saltem quotidianae una cum ventis in navigabile tunc temporis latus maris indici faciant totamque Aethiopiam rigent, inde tunc crescit Nilus valeant philosophorum somnia, ut sola Jesu Christi providentia cognoscatur. p. 20

(N) Légende 25 — *Questo ponte e per pasar quando che cresce el Nilo.*

25 — Hoc ponte transitur cum crescit Nilus.

(O) Légende 26 — *Dal Cayro Vechio ali Piramide miglia 12.*

26 — A Cahyra veteri ad Pyramides sunt passuum duodecim millia.

(O) Légende 27 — *Questa Testa qui soto e tuta di pietra viva d'un pezzo de la quala Fazia suae da X Varchi e ogni varcho vien a esere alquanto piu de un brazo. Strabone dice esere sepoltura de una donna Rodope nominata qual fabulosamente nara che esendodita Rodope andata al bagno una Aquila li tolsedi man dela ancila una scarpa qual era di color Rossa la porto sopra Menphis dove il Re de Egipto teniva ragione giela lascio cader in grembo al dito Re il quale vedendola tanto bella penso che quelo li fusse un Augurio celeste onde fato circar pertuto el regno fu trovata dita dona in Naucratica cita onde el Re la tolse per*

27 — Hoc caput infra expressum constat unico saxi vivi fragmento cujus facies decem hexapedes minores habet. Nam varcha (quod mensurae Venetae genus est) aliquando ulna longior est. Strabo ait esse sepulturae unius mulieris Rodopes nomine monumentum de qua fabulantur quod cum balneas adiret lavoretque [a] *e manu ancille* [b] *ejus Aquila Sandalium rapuit, et super Memphim tulit, et ubi rex consilia dabat ille demissit in gremium, quod cum tam insigne videret putavit esse augurium coeleste unde cum* [c] *anquiri in toto regno suo iuberet. fuit reperta in Aucratica* [d]

a. *lavoret* : *lavaret*. — b. *ancille* : *ancilae*. — c. *cum* : *eam*. — d. *Aucratica* : *Naucratica*.

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

[brasses] jusqu'aux 18, il annonce quelque ruine du pays.

particulier, qu'[en une autre partie de la Terre] un dur hiver règne, pendant les quatre mois de Mai, Juin, Juillet et Août, et que des pluies continuelles ou au moins quotidiennes, accompagnées de vents, rendent non navigable l'étendue de la mer indienne, pendant ce temps, et arrosent l'Ethiopie tout entière, ce qui explique la croissance du Nil. Bien le bon jour aux rêves des philosophes, alors que tout cela est connu seulement par la providence de Jésus-Christ).

[25] Ce pont sert à passer quand le Nil est en crue.

On passe par ce pont lorsque le Nil est en crue.

[26] Du vieux Caire aux pyramides, il y a 12 milles.

Du Vieux-Caire aux Pyramides, il y a 12 miles.

[27] Cette tête ci-dessous est d'un seul bloc de rocher dont un morceau figure la face qui a une longueur de 10 verges, chaque verge mesurant un peu plus d'un bras. Strabon dit que c'est la sépulture d'une femme nommée Rodope à propos de laquelle il raconte, selon la légende, que ladite Rodope étant allée au bain, un aigle enleva, des mains de la servante, une chaussure qui était d'une couleur rouge et la porta au-dessus de Memphis où le roi d'Egypte tenait son conseil; il la laissa tomber sur le giron dudit roi qui, la voyant si belle, pensa que c'était là un augure céleste. D'où, l'ayant fait chercher à travers tout son royaume, ladite femme fut trouvée dans la ville de Naucratis. A la suite de quoi, le roi

Cette tête, dessinée ci-dessous, est faite d'un unique bloc de rocher; la figure mesure 10 petits hexapodes. Car la verge (qui est le genre de mesure de Venise) est un peu plus longue que l'aulne. Strabon dit que ce monument avait été fait pour la sépulture d'une femme du nom de Rodope; d'après une fable, alors qu'elle allait au bain pour se laver, un aigle prit une sandale de la main de sa servante et la porta au-dessus de Memphis, et, tandis que le roi tenait son conseil, il la fit tomber sur ses genoux. Comme cela lui paraissait remarquable, [le roi] pensa que c'était un augure céleste, à partir de quoi il la fit chercher dans tout son royaume. Elle fut trouvée dans la cité de Naucratis; alors

sua Molie qual dopo la sua morte feze far dita testa et una Pramide in sua memoria.

**civitate, atque inde illam inu xorem*[a] *sumpsit post mortem ejus illud caput, et Pyramidem fieri curavit (Petrus martyr ait habere in ambitu .58. Passus).* *p. 21

(P) Légende 28 — *Questi animali che vedi qui sono chiamati cocodrili.*

28 — Hic sunt crocodilli animalia qualia vides. (hic in Jordane, Tigri, et Eufrate, et Indo, Nigiroque fluminibus reperiri aiunt.)

(Q) Légende 29 — *Questo Casale e distante da Bulacho 2 milia.*

29 — Hoc municipium distar[b] *a Bulacho .2. millia passum Belachum autem est praeclarissimum suburbium, unde aliquando in Nilo videntur in numera navigia, distat etiam .2000. Passuum a Cahyro, et 4000. domorum habet collegia, Palatio, deliciasque multas. Illic est copia olei saccarifrumenti*[c].

(Q) Légende 30 — *Questi navili li chiamano zerbe.*

30 — Sic sunt Navigia Niliace dicta Zerbe.

(Q) Légende 31 — *A questo modo vanno vestite le Donne de conto con questi portamenti di panno Doro in testa vestite di lisaro biancho con el viso coperto.*

31 — Sic vestiuntur nobiles foeminae cum aureo ornamento in capite, et Byssino panno ornatae facie cooperta. (sic sunt constantinopoli sed oculos etiam illis cooperiunt tela facta ex seta equina qua videre, sed videri non possunt.

(R) Légende 32 — *Cavalcano le Gentildone sopra li Aseni benissimo adornati con un tapedo sotoe tanto apreziano quelo quanto fazemo noi Muli o bellissimi Cavali.*

32 — Sic Asinos faleratos[d] *aequitant domine*[e] *quos tanti faciunt quantum nos mulos nostros aut aequos.*

(T) Légende 33 — *In questo paese sono alberi che fa la Casia.*

33 — In hac regione sunt arbores in quibus crescit cassia

---

a. *inu xorem : in uxorem.* — b. *distar : distat.* — c. *saccarifrumenti : sacchari frumenti.* — d. *faleratos : phaleratos.* — e. *domine : dominae.*

la prit pour épouse; après sa mort, on fit faire ladite tête et une pyramide à sa mémoire.

il l'épousa; après sa mort, il fit faire cette tête et construire une pyramide (Pierre Martyr dit qu'elle mesure 58 pas de périmètre).

[28] Ces animaux qu'on voit ici sont appelés crocodiles.

Voici des crocodiles, animaux qui sont tels qu'on les voit (on en trouve, dit-on, dans le Jourdain, le Tigre et l'Euphrate, l'Indus et le Niger).

[29] Cette agglomération est distante de Bulaq de 2 milles.

Cette cité est distante de Bulach de 2 miles; or Bulach est le plus illustre des faubourgs d'où l'on voit parfois sur le Nil d'innombrables vaisseaux; il est distant du Caire de 2000 pas et possède des collèges, des palais, et de multiples délices dans 4000 maisons. Il y a là beaucoup d'huile et de canne à sucre.

[30] Ces embarcations sont appelées « serbes ».

Ainsi sont les navires du Nil appelés Zerbes.

[31] Les femmes vont vêtues de cette façon, portant des coiffes de drap d'or sur la tête, habillées de « lisaro » blanc avec le visage couvert.

Les femmes nobles sont habillées de cette façon avec un ornement d'or sur la tête et le visage recouvert d'un morceau d'étoffe rouge. (Ainsi sont-elles à Constantinople, mais elles recouvrent même leurs yeux avec une toile faite à partir de crins de chevaux, par où elles peuvent voir, mais ne peuvent être vues).

[32] Les nobles dames chevauchent sur des ânes très bien ornés, avec un tapis; elles apprécient autant cela que nous le faisons des mulets ou des très beaux chevaux.

Les dames montent des ânes ainsi ornés de phalères, dont elles font autant de cas que nous de nos mules et de nos chevaux.

[33] Dans ce pays se trouvent les arbres qui produisent la casse.

Dans cette région il y a des arbres, sur lesquels croît la casse (cet arbre appartient à l'espèce [produisant]

(haec arbor est de genere siliquarum quas carobas hodie vocant cujus in Siria usus olim erat ad pascendos porcos. Nil aliud differt a siliqua, nisi quia siliqua minor est, solida, et depressa, cassia autem est vacua rotonda, longa et cujus modi videtur; est etiam ibi summa frequentia palmarum, et dactilorum qui sunt earum fructus.

(V) Légende 34 — *Distante dal Cayro 7 milia si trova le piramide tanto famose quali alcuni volino che fusero li Granari di Faraone. Strabone et altri autori nara che furno sepulcri de li Re d'Egipto de le quali una fu misurata ali tempi nostri da miser Marcho Grimani Patriarcha di Aquiliia il qual in persona la misuro et vi sali sopra et ancho vi ando dentro (.) Questa Piramide fu misurata a Varchi cioe col justo pasigiar e tal Varcho vien a eser al-quanto più de tre palmi antichi (.) Le Base da ogni lato e da Varchi CCLXX et e di quadro perfeto qual e tuta di pietra viva molto dura e li pezi sono assai longi e sono posti di modo che vi si pote salir sino ala somita ma con discomodo grande perche lalteza de ogni pezo e da tre palmi e mezo e non ano tanto di piano che vi si posse comodamente posar el piede (:) il numero de li pezi dala basa*

34 — *A Cahyre (nova ad .7000. passuum sunt Pyramides tan celebres quas volunt aliqui (ignari) fuisse *horrea Pharaonis. Strabo, et alii authores narant* *p. 22 *esse sepulchra regum Aegypti, quorum una fuit mensurata nostris temporibus per .D. Mattheum grimannum Patriarcham Aquileiensem qui, et insummum ejus ascendit, et illam intravit. Pyramis fuit varchia*[a] *mensurate, idest magnis gressibus. Bassis ab omni latere habet varchos .220. insingulis lateribus quadrata, est enim tota è saxo vivo duroque saxisque longis, et ita positis, ut possit scandi ad summum usque sed magna incommoditate quia altitudo singularum saxorum est, palmorum trium, et dimidii nec tantum prominent, ut commode ibi possit libere segi*[b] *pes numerus saxorum est, a Bassi*

---

a. *varchia : varchis.* — b. *fegi : sedi.*

des siliques qu'on appelle aujourd'hui caroube et dont on se servait autrefois en Syrie pour nourrir les porcs. [Le fruit] ne diffère en rien d'une silique si ce n'est qu'une silique est plus petite, solide et aplatie, alors que la casse est creuse, ronde et longue, telle qu'on peut le voir [sur la gravure]. Il y a aussi là grande abondance de palmiers et de dattes qui en sont les fruits.)

[34] A 7 miles de distande du Caire se trouvent les célèbres Pyramides dont certains disent qu'elles furent des Greniers du Pharaon. Strabon et d'autres auteurs racontent que ce furent les sépultures des Rois d'Egypte; une de celles-ci fut mesurée à notre époque par Messire Marcho Grimani Patriarche d'Aquilée, qui la mesura lui-même et l'escalada et même pénétra à l'intérieur. Cette pyramide fut mesurée en *Varchi* [1], c'est-à-dire avec la juste mesure d'un pas, et ce *Varcho* représente environ un peu plus de trois *palmi* [2] anciens. Les bases de chaque côté mesurent deux cent soixante dix *Varchi* et forment un carré parfait. [La pyramide] est toute en pierre de taille très dure, et les blocs sont très longs et sont placés de façon qu'on puisse les gravir jusqu'au sommet mais avec beaucoup de peine car la hauteur de chaque bloc est de trois *palmi* et demi et qu'en outre il n'y a pas assez de place, pour qu'on puisse poser commodément le pied. Le nombre des blocs de la base

A 7 miles de la nouvelle Caire se trouvent les Pyramides si célèbres; quelques ignorants veulent qu'elles aient été les greniers des Pharaons. Strabon et d'autres auteurs racontent qu'elles sont les tombeaux des rois d'Egypte; l'une d'entre elles a été mesurée à notre époque, par D. Mathieu Grimani [3], Patriarche d'Aquilée, qui est monté à son sommet, et a pénétré à l'intérieur. La pyramide fut mesurée en verges, c'est-à-dire en grands pas. La base, dont les côtés mesurent 220 verges chacun, est parfaitement carrée. Elle est faite toute entière en pierre brute grossière, avec des blocs disposés en long et placés de telle façon que l'on peut monter jusqu'au sommet, mais difficilement parce que la hauteur de chaque pierre est de 3 pieds et demi, et qu'ils ne font pas assez saillie pour qu'on puisse commodément maintenir son pied sans crainte de tomber. Le nombre de blocs de la base au sommet

1. Varcho de Varcare (du latin varicare : écarter les jambes), d'où le Varcho est à peu près la mesure d'un pas, d'une enjambée. — 2. Le « Palmo » correspond à une mesure d'environ 25 centimètres. — 3. Domenico Grimani fut patriarche d'Aquilée de 1497 à 1522.

sino ala somita sono CCX e sono tuti duna alteza talmente che lalteza della masa e quanto la sua basa (.) Dentro vie una stanza con una gran piatra in mezo tal che si prosume che vi fuse sopra una sepoltura di grand valor (.) In questa stanza si (va?) con gran dificulta perche nel entrata si trova a man sinistra una scala di pietra laqual si volge dentro dela Piramide ma vi rimane nel mezo un precipitio grande il che mete spavento aguardarlo. Circha ala mita dedita Piramide e una altra intrata ma serata che non vi si po andar (;) nela somitade vie un bel piano de circha oto varchi per ogni quadro dove si conose eser el piano che fu fato quando fu finita dita Piramide.

ad summum .210. virius[a] *altitudinis ita ut molles* p. 22 *totius sit aequalis suae Basi intra vero est, capacitas cum saxo uno in medio, ita ut judicent ibi fecisse Sepulturam magni praecii in hanc capacitatem venitur magna cum dificultate, quia in ingressu reperitur una scala saxea quae devoluitur in Pyramidem ita, ut remaneat in medio grande quodam praecipitium quod terret ab ingressu immo ab aspectu. Circa medium Pyramidis est, alius ingressus sed clausus, ita ut non liceat ingredi*[b] *in cacumine autem est, pulchra planicies. et circa .8. varchorum in omni latere unde videtur factum id fuisse, cum est completa Pyramis (Triginta hominum singula latera illius verticalis lapidis esse, capacem planicem*[c] *ait Petrus Martyr reliqua oculis patent.)*

Venetiis apud Mathaeum Paganum ad signum Fidei Anno Dom. M.D.XLIX.

---

a. *virius : unius.* — b. *ingredi in : ingredi. In ...* — c. *planicem : planiciem.*

au sommet est de deux cent dix et ils sont tous d'une même hauteur de sorte que la hauteur de l'ensemble est égale à sa base. A l'intérieur, il y a une salle avec une grande pierre en son milieu d'où l'on présume qu'il y avait dessus une sépulture de grande valeur. On [va] très difficilement dans cette salle, car à l'entrée à main gauche se trouve un escalier de pierre qui s'élève à l'intérieur de la pyramide mais laisse en son milieu un grand précipice qui provoque l'effroi quand on le regarde. Environ à mi-hauteur de cette pyramide, il y a une autre entrée mais qui est fermée où on ne peut aller; au sommet il y a un beau plan d'environ 8 *varchi* de côté; on comprend ainsi que ce plan fut fait quand on termina ladite pyramide.

est de 210, d'une hauteur telle que [la hauteur de] la masse de l'ensemble correspond à [la longueur de] la base. A l'intérieur est une cavité avec au milieu, un bloc isolé, de sorte qu'on pense qu'ils avaient mis là une sépulture de grande importance. On entre dans cette cavité avec grande difficulté. A l'entrée [de la pyramide] en effet, on trouve un escalier de pierre qui descend de façon abrupte dans la pyramide avec au milieu un grand abîme qui terrifie, dès l'entrée, par son aspect. Vers le milieu de la pyramide, il y a une autre entrée, mais fermée de sorte qu'il n'est pas possible d'y pénétrer. Au sommet il y a une belle surface, d'environ 8 verges de chaque côté; on comprend que cela a été fait lorsque la pyramide a été achevée. (La surface de cette plateforme somitale pourrait contenir trente hommes, dit Pierre Martyr).

Le reste peut être vu [sur la carte et n'a pas besoin d'explication].

à Venise, chez Matheo Pagano, à l'enseigne de la foi,
l'année du Seigneur, 1549.

INSCRIPTIONS GRAVÉES SUR LA CARTE ET NON POURVUES DE NUMÉRO

Panneau A

MATAREA	Matariyya

Panneau B

Fede	Foi
Monti de Scovaze	Montagnes d'ordures
Lago	Lac

Panneau C

Monti de scovase	Montagnes d'ordures
Turbe del soldan camson	tombeau du sultan Qansuh
Turbe sendindar	tombeau du « sendindar » ?
CACALI	Hân al Halili
Bab al naser	Bâb al Nasr
Bene el casarin	Bayn al Qasrayn
Gemalon	Gamalûn
MORESTAN	Mâristân
Zudecha	quartier juif
Benesurin	Bayn al Surayn
Cantaret bebel care	qantara Bab al Qantara

Panneau D

LEVANTE	Est
Monte Carafa	Mont du Qarâfa
Campitelo	petit château
Romle	Rumayla
Baba zuela	Bâb Zuwayla
Cantaretel meschi	Qantara al Muski

Panneau E

Campitelo	petit château
Turbe	tombeau
Moschea del camso	mosquée de Qânsûh

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

Panneau F

Casal	village
Monti de Scovaze	montagne d'ordures
Scovaze	ordures
Spiaza de arena biancha	plage de sable blanc

Panneau G

FEDE	Foi

Panneau H

TRAMONTANA	Nord
Monti de Scovaze	montagnes d'ordures

Panneau I

Berchet el rotli	Birkat al Ratlî
BULACHO	Bûlâq

Panneau K

Sbechie	Asbakiya
Berchet Isbechie	Birkat al Azbakiya

Panneau L

Berche el Cara	Birkat Qârâjâ
La stala dove el Soldan tenua le soi Cavali	écuries où le sultan mettait ses chevaux

Panneau M

Spiaza de arena biancha	plage de sable blanc

Panneau O

Ein Menchias	le Miqyâs
Opus Iohannis Dominicus Methonci	œuvre de Jean Dominique Methonci
Vargii 400	400 varga

Panneau P

DE QUI SE VA IN DAMIATA	par là on se rend à Damiette
DE QUI SE VA A ROSSETTO	par là on se rend à Rosette
Questo casal fada 500 fogi	ce village fait 500 feux
SUBRA	Shubrâ

Panneau Q

EL NILO	le Nil
INBEBE	Ambâba

Panneau R

Datoleri	palmiers dattiers
PONENTE	ouest

Panneau S

Spiaza de Arena biancha	plage de sable blanc

Panneau T

EL NILO	le Nil

Panneau X

Stampato in Venetia In Frezaria per Mathio pagan al signo della Fede.	Imprimé à Venise [dans le quartier] de Frezaria par Matheo Pagan(o) à l'enseigne de la Foi.

En bandeau, en haut de la carte sur toute sa longueur (sur les panneaux A, B, C, E, F, G) : « LA VERA DESCRITIONE DE LA GRAN CITA DEL CAIERO », suivi du nom du Caire en diverses langues et divers alphabets.

L'INTRODUCTION HISTORIQUE AUX LÉGENDES DE LA CARTE DANS LA NOTICE LATINE DE 1549

La notice en latin a été écrite — comme on nous en informe, on l'a dit — après que la gravure de la carte et de ses 34 légendes ait été terminée (cf. page 204). Le but de Pagano, l'éditeur, était de traduire les notices du vénitien en latin pour avoir un plus grand nombre de lecteurs. Toutefois, ayant rencontré un homme « compétent en géographie », celui-ci ne se contenta pas de traduire les notices, mais tenta d'élaborer une présentation du « peuple ismaélite » — c'est le premier chapitre du texte — et de la ville du Caire — c'est le deuxième chapitre. Le troisième chapitre reprend, on vient de le voir, en les étoffant, les 34 légendes en vénitien.

L'auteur de cette notice a donc une autre approche du sujet que celui des légendes vénitiennes. En effet, il semble avoir une conception plus historique de ce qu'il étudie. Il replace la ville du Caire et ses habitants dans leur contexte culturel, alors que l'auteur des légendes fait une simple description de la ville, telle qu'elle est à son époque, ne se référant que rarement au passé (en évoquant la fuite de la Sainte Famille en Egypte, par exemple).

Ainsi, l'auteur de la notice latine tente de faire connaître à ses lecteurs (des Européens du XVI^e siècle) une civilisation autre que la leur. Il présente d'abord le fondateur de la nouvelle religion à qui il donne son nom exact : « Muhamed »; il vécut d'abord une vie civile avant d'entamer une carrière de prosélyte, ce qu'il fit à la Mekke, avant d'en être chassé; notre auteur sait que cette rupture marque le début d'une ère nouvelle pour les musulmans, l'ère de l'Hégire. Ayant attiré à lui de nombreux fidèles, le prophète instaura le monothéisme tout en conservant ce qui était selon l'auteur un culte idolâtre, celui de la Pierre Noire. Il mourut à Médine, ville dont il avait pris la tête et où il aurait vécu avec ses fidèles grâce aux biens des Juifs qu'il avait dépouillés.

Ce texte présente un Islam dont on n'ignore pas les divisions; en effet, l'auteur connaît l'existence de plusieurs califats [1] ainsi que la différence qui existe entre les Sunnites et les Šiʿites.

[1] Il évoque en effet lorsqu'il fait l'historique du Caire (voir plus loin), l'existence des califats umayyade, ʿabbasides et fatimide.

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

Il relate ensuite quelques épisodes de l'histoire du « peuple mahométan » en commençant par la conquête arabe [1] qu'il replace dans le cadre traditionnel de l'histoire des peuples telle qu'il la pense à partir de la Bible. En effet, après avoir remarqué la rapidité de cette conquête, il situe son extension dans l'espace de la façon suivante : des « successeurs » du Prophète (les premiers califes) ont attaqué le roi des Perses « qui avait, peu auparavant, occupé Jérusalem [2] ..., s'était emparé de la croix ... et avait finalement été vaincu par Héraclius. Les Perses furent obligés de demander secours aux Mèdes » (soit la population de la partie orientale de l'empire sassanide) et au peuple turc (soit les peuples des steppes) que l'auteur considère comme les « successeurs des dix tribus d'Israël », emmenées à l'est de la Médie [3] ... : « on les appelait alors Turcs ou Turcomans », mot qui est rapproché de la racine arabe *taraka :* « abandonner », car les dix tribus furent abandonnées de Dieu pendant leur captivité.

Donc (page 5), ces Juifs, devenus Turcs, « et tout à fait pervertis », furent appelés par les Perses pour venir à leur secours contre les Ismaélites, ce qui est un anachronisme assez hardi pour expliquer la pénétration des peuples turcs dans l'empire musulman au XI^{e} siècle; en effet, quand les Turcs répondirent à l'appel, « les Perses étaient déjà soumis et vaincus, tant par la loi que par les armes de Muhamed ». Quant aux Turcs, « à leur tour, ils succombèrent aux paroles du Coran ». Puis, « ce nom de Turc ..., ils le rendirent redoutable, prenant même possession du califat ... de Bagdad (passé sous la tutelle des Seljukides) et ils parvinrent progressivement à ce point de grandeur qui est maintenant celui de Constantinople » (ottomane depuis 1453).

Par la suite d'ailleurs, d'autres « restes » d'Israël sont arrivés d'Asie « pour châtier ... les Turcs [venus de] Perse et les sultans » [4].

(1) Cf. pages 3 et 4.

(2) Khosrô II (590-628) prit Jérusalem en 614, mais fut battu ensuite par Héraclius qui récupéra la croix en 630.

(3) Par Sargon II, roi d'Assyrie ayant succédé à Salmanassar V, qui prit Samarie, capitale du royaume d'Israël en 721 avant J.-C.

(4) Ceux qui châtièrent les Turcs venus de l'ancien territoire perse sont les Mongols d'Hulagu, petit-fils de Gengis Khân, qui prit Bagdad en 1258.

Par les Turcs et les Sultans, l'auteur désigne les Sultans ayyubides et mamluks d'Egypte, car avant de relater l'arrivée de ces nouveaux conquérants, il a déjà brièvement esquissé un historique du pouvoir musulman en Egypte, pour lui « d'abord spirituel puis

Ainsi, selon notre auteur, la Terre Sainte se trouve occupée par « les dix tribus, oublieuses de leur origine [juive] ... sous Muhamed depuis 947 ans », ce qui date le texte de 1547 (1) ... « à l'exception de la période où ils ont été sous le pouvoir des héritiers de Gomer, premier Gaulois du monde, sous la conduite de Godefroy de Bouillon » (page 6), soit pendant la période de la domination franque en Palestine (2), les Francs apparaissant ainsi comme le seul peuple que redoutent les Turcs car « Gomer reviendra prendre sa revanche contre les Ismaélites ».

Dans le deuxième chapitre, l'auteur, après avoir situé géographiquement Le Caire, relate la fondation de la ville fatimide proprement dite, bien qu'il n'ignore pas l'évolution urbaine depuis les débuts de Fusṭāṭ et y voie le fruit de l'émulation entre les divers pouvoirs qui ont dominé l'Egypte. On lit en effet plus loin, à la page 11 : « Cette ville fut entièrement construite du temps de Muhamed [Fusṭāṭ] et s'accrut par la rivalité des trois pontifes [Umayyade, ʿAbbasside, Fatimide], car les pontifes de Bagdad ont étendu la ville à partir de l'Orient [al-ʿAskar et al-Qaṭāʾiʿ], ceux de Kairouan, à partir de l'Occident [Le Caire] pour s'opposer aux sectateurs d'Homar [les Sunnites de Fusṭāṭ] qu'on pense avoir une meilleure doctrine ».

La fondation du Caire fatimide est replacée dans son contexte historique, c'est-à-dire dans le cadre du mouvement ismaïlien : « En ce temps où les califes ... étaient puissants à Bagdad, un grand mouvement qualifié de religieux se manifesta en Afrique » (3) (page 7). L'auteur explique d'où est venu le régime fatimide : « Dans la région des Syrtes (4), il y a un deuxième endroit consacré

temporel», ce qui est une allusion à la succession : Fatimides, Ayyubides, Mamluks (cf. page 6).

(1) A la page 8, l'auteur date le Prophète de l'an 600 du Christ. Si on y ajoute 947, on obtient 1547, date possible de la rédaction de cette notice.

(2) Il s'agit de la période des croisades (entre 1099 et 1291, et surtout du temps du royaume latin de Jérusalem entre 1099 et 1187). Gomer est le fils aîné de Japhet, fils de Noé; les fils de Japhet, selon la Genèse (10.2) sont les peuples habitant le nord de la Méditerranée.

(3) Entendu peut-être au sens de l'Ancienne Africa (Ifriqiyya) mais plus vraisemblablement dans un sens plus général par opposition aux pays du Croissant Fertile situés en Asie; le « grand mouvement » est la daʿwa fatimide faite pour le compte de ʿUbayd Allah.

(4) Le Golfe de Gabès ou Petite Syrte.

à Hali lui-même ... cette ville s'appelle Caroana [1]. Alors que se trouvait là un ... pseudo-pontife, il accorda un nouvel endroit à 60.000 hommes venus de l'Arabie stérile ... en Afrique, près du siège ancestral d'Homar [ʿAmr], déjà construit du temps de Muḥamed [Fusṭāṭ] et il utilisa les travaux d'un seul esclave, à qui il confia le jugement sur toutes choses. Ce serviteur s'appelait ʿGehoar el chetib' » [2].

Projetant dans le passé des éléments chiffrés de population qu'il emprunte en réalité à une documentation moderne, on y reviendra, l'auteur imagine judicieusement Le Caire à l'époque de sa fondation, au Xᵉ siècle, donc comme une cité où la densité de la population était assez faible : « ville qui n'avait pas alors 8.000 habitations, en comptant les portes, comme ils les appellent, ou palais [chacun] pour une habitation » (page 8). Par contre, Fusṭāṭ était une fondation « magnifique » : « Or Homar, le second chalife d'Egypte, avait fondé peu après Muhamed, sur la partie qui s'étend vers le sud-ouest, une ville magnifique de 15.000 foyers avec un nombre remarquable de palais royaux et de temples » (page 8).

A son époque, selon notre auteur, Le Caire tout entier a environ 30.000 maisons « y compris les faubourgs »; c'est une ville « vraiment grande » et il la compare à d'autres cités du monde connu, comparaison où Le Caire n'a pas forcément l'avantage : il ne peut pas toujours « tenir tête ».

On y trouve divers types d'édifices : « palais privés, citadelles des princes, mosquées, le maristān (de Qalāwūn), écoles, bains, maisons judiciaires et fiscales (où siègent les cadis), celles du Trésor Public, ceci « en nombre si immense que la seule Alchaïr semble être comme les 10.000 villes qui étaient comptées en Egypte sous le règne d'Amasis » (page 10) [3].

(1) Kairouan, où ʿUbayd Allah se fit proclamer calife en 910 : c'est sans doute pour cette raison que Kairouan est considéré comme un centre de rayonnement Šiʿite jusqu'à l'époque de l'auteur.

(2) Al-Muʿizz, le quatrième calife fatimide, qui envoya Gawhar al-Katib fonder le Caire, est supposé avoir fait appel à des Arabes bédouins venus du désert d'Arabie d'abord dans un sens Est-Ouest. On peut se demander s'il n'y a pas là dans l'esprit de l'auteur une confusion avec l'envoi des Arabes Hilaliens (dans l'autre sens, il est vrai).

(3) Selon Hérodote (II, 177), l'Egypte saïte comptait 20.000 villes.

* * *

On le verra dans les références citées en bas de page, l'auteur fait naturellement référence à l'Ancien Testament — et surtout à la Genèse — pour expliquer l'ascendance ismaélite des musulmans. Il utilise aussi Flavius Josephe et Bérose, historiens de l'Antiquité et connaît évidemment Hérodote et Strabon. Pour l'Orient musulman, il utilise visiblement la tradition d'information de l'ordre dominicain (duquel il est au moins proche : on relèvera les références à l'arbre de Saint Dominique sur l'Aventin). Il cite aussi Burchard du Mont Sion (Brochardus, page 12, notice 3), un dominicain ayant séjourné en Terre Sainte au XIIIe siècle. Mais surtout, à son époque, les sources sont Pierre Martyr d'Anghiera, spécialiste des relations de voyages lointains, qui est passé au Caire en 1501 et qui a fait la relation de son ambassade [1] et surtout Léon l'Africain à qui il emprunte de longs passages de sa description du Caire et ses chiffres de population.

L'auteur vit dans un milieu où on s'intéresse aux terres lointaines, plus ou moins récemment découvertes. Le texte y fait référence (pages 9 et 10) : « Cambalu » (« Khân baligh », « la ville royale » mongole, à Pékin) et « Quinsaï » (probablement Hang Tchéou [2] : il utilise Marco-Polo) et aussi les villes d'Amérique, Mexico et « Yucatan ». Au sujet de cette dernière ville, on peut lire dans le « De orbe novo » de Pierre Martyr d'Anghiera que « les Espagnols trouvèrent sur le rivage une ville forte si considérable qu'ils la nommèrent Caire à cause du Caire, la capitale d'Egypte (...) » [3]; on voit ici les emprunts réciproques que se faisaient les hommes s'intéressant aux mondes lointains.

Ces terres lointaines intéressaient les marchands d'abord — et, à ce titre, Venise n'était, jusqu'à cette époque, pas trop mal placée —, mais aussi, et les deux choses sont liées, les missionnaires chrétiens. Car il semble qu'on ne puisse lire ce texte sans prendre en compte l'espoir de voir se convertir l'Orient au christianisme, espoir qui s'exprimait en Occident depuis le Moyen-Age.

Les perspectives de notre auteur sont en effet évidemment chrétiennes, ce qui lui fait considérer, par exemple, que l'Islam est une religion « à moitié fausse »

(1) Cf. *Relatïoni del S. Pietro Martire Milanese,* in Venetia appresso Giorgio de' Cavali 1564.

(2) Cf. *Le voyage de Marco Polo* de V. Chkolovski, Payot, 1980, p. 120 et 148.

(3) Ed. Leroux 1907, p. 352.

quand elle diffère du christianisme et « à moitié vraie » (de par l'ascendance à moitié juive des Ismaélites) quand les deux religions se rencontrent (par exemple dans l'unicité d'un Dieu créateur).

D'autre part, naturellement, le langage employé dans le texte est révélateur d'une projection du vocabulaire chrétien, correspondant à une réalité chrétienne, sur une réalité musulmane. Par exemple, l'auteur pense visiblement au souverain pontife chrétien quand il emploie ce mot (pages 8 et 11) pour désigner un homme qui détient le pouvoir spirituel et temporel. Il est aussi fait mention d'« indulgences » (page 8) accordées par le pontife en question.

Dans de longs ajouts qu'il fait aux légendes en vénitien, sur Maṭariyya et les lieux de dévotion chrétienne au nord du Caire, l'Egypte apparaît clairement comme une terre de pèlerinage, l'antichambre de Jérusalem; toutes les indications utiles y sont gravées pour le pèlerin ainsi que les légendes édifiantes.

Mais plus encore, la réflexion sur l'évolution historique du monde est une réflexion chrétienne. L'Islam a triomphé, et même de façon foudroyante. Il n'a pu le faire que par un effet de la prédestination divine. L'explication est simple : Muhamed, de par les origines de son peuple (en partie juives) a hérité d'une partie des bénédictions divines envoyées sur la descendance d'Abraham. Ces bénédictions n'ont rien perdu de leur efficacité.

Le triomphe général des peuples turcs était plus difficile à expliquer. Il ne peut se comprendre que si l'on confère également à ces peuples une ascendance juive : ce sont donc les descendants des dix tribus d'Israël emmenées en exil, on l'a vu. Et cette explication ne peut que renforcer l'auteur dans son espérance de voir ces peuples d'Orient venir un jour au christianisme.

Depuis les croisades et depuis la fameuse légende du Prêtre Jean né au XII^e siècle, les occidentaux ont formulé tous les rêves de conversion de l'Orient possibles. On sait que le concile de Lyon de 1245 chargea même deux émissaires de trouver le Prêtre Jean et que l'un d'eux, André de Longjumeau, envoyé en Tartarie, revint avec des nouvelles encourageant les Occidentaux dans leur espoir prosélyte, les Mongols pouvant apparaître comme la puissance capable de vaincre l'Islam. C'est dans le cadre de la conversion des Mongols au christianisme que s'est développée l'activité missionnaire des franciscains et des dominicains.

Or, nous avons vu quel rôle ont joué les tribus turco-mongoles dans ce texte; les Turcs sont venus au secours des Perses « contre les Ismaélites » (page 5); on

retrouve peut-être là l'espoir qu'eut l'Occident que des peuples venus de l'Est anéantiraient l'ennemi commun : l'Islam. Mais, malheureusement, à leur tour, « ils succombèrent aux paroles du Coran » (page 5). Puis les Mongols sont apparus « pour chatier la superbe de leurs propres frères »; mais l'espoir de l'Occident chrétien a été déçu; il s'avéra que ceci n'avait été entrepris que « pour achever le malheur du monde ». Il ne reste donc, à une époque où le roi de France est un allié du Turc, qu'à attendre un hypothétique retour de Gomer en Orient « parce que Gomer viendra pour réclamer son droit d'aînesse ». Il reste aussi à espérer la conversion de ces peuples au christianisme, mille ans après leur conversion à l'Islam, eux dont les ancêtres, les fils des dix tribus d'Israël sont restés pendant mille ans fidèles à la foi de leurs pères, avant de l'abandonner. Bien qu'il ne soit pas aisé de fixer avec précision chronologiquement les étapes de ce nouveau « millénarisme », le terme ne devrait pas être, pour l'auteur, tellement éloigné.

* * *

Ce texte est très représentatif des courants de pensée circulant en Occident au début de l'époque moderne. D'une part, dans sa volonté de présenter et d'explorer le monde non-occidental, ici le monde musulman, et d'autre part, dans son espoir de convertir un jour (de gré ou de force) les populations orientales.

Il est aussi très représentatif de l'état des connaissances qu'on pouvait avoir en Occident d'un autre monde. Quelquefois, l'auteur connaît son sujet de façon étonnamment précise (il est, par exemple, capable de replacer la fondation du Caire dans le cadre du mouvement ismaïlien); ceci est probablement dû au réseau des informateurs, en particulier religieux, essaimés en Orient depuis au moins le XIII^e^ siècle.

Ce texte a enfin une cohérence idéologique certaine. Son auteur, vénitien, étudie une ville appartenant depuis 1517 à l'empire turc. L'intérêt porté à cette nation et l'espoir qu'on a qu'elle se convertisse peuvent sans doute en partie être expliqués par la situation internationale de l'époque et la place qu'y tient Venise avant la coalition de Lépante. En effet, les années 1545-1550 sont des années de paix en Méditerranée [(1)], mais dans une Méditerranée dominée depuis peu par

(1) Cf. Braudel, F., *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Armand Colin, 1966, T. I, p. 499.

les Turcs avec la collaboration des corsaires de Barberousse. Et Venise, plus que toute autre nation chrétienne, aurait intérêt à avoir dans les Turcs des alliés possibles, sans que cela fût scandaleux. Après l'espoir de la conversion des Mongols, il reste celui de la conversion des Turcs qui ont maintenant la suprématie navale en Méditerranée, ou que Gomer revienne un jour sur leur territoire pour restaurer le règne du Christ.

Sylvie DENOIX

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

TEXTE DE L'INTRODUCTION HISTORIQUE

(Début et chapitres I et II de la notice latine)

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

*p. 1 ** SCULPTOR LECTORIBUS TOPOGRAPHIAE STUDIOSIS SALUTEM*

Quum statuerimus gratiarum nobis datarum monumenta licet imperfecte a nobis exeant, ut libenter fatemur, Latinissime in Christi gloriam promulgare, visum est, ut toti orbi Latino nedum Italico hanc Al C[a]hi[r]ae topographiam possimus proponere, ea quae lingua Italica ibi sunt, expressa (fuit enim qui primus depinxit nostrae linguae peritus) etiam Latine vertere, in quare cum consilio viri in cosmographicis versati, et opera simul visum fit, uti (licet antequam illum convenirem tam[a] *sculpere absolueram) decrevit pro suo ille in Redemptoris universi amore, non tantum vertere quae adscripsimus. Sed originem, et urbis, et gentis paucis tradere, ut videatur, qua ratione providentia permiserit in tantum urbium, et rerum successum gentem Mahometi initatam*[b]*, pervenire. Facere itaque; tria capitula decrevit. Primum de origine, et successo gentis : Secundum de Origine, et generali descriptione urbis. Tertium de Interpretatione eorum*[c] *quae circa urbis topographiam sunt scripta.*

*p. 2 ** CAPUT PRIMUM DE ORIGINE GENTIS ISMAELITICAE SEU MACOMETANAE*

Quum ex nullis adminiculis eorum[c] *per quae solene crescere Imperia, imo excontrariis quodam modo Principiis in ermium*[d]*, et literis destituorum hominum opera videlicet, per solam religionis*

---

a. *tam : tum.* — b. *initatam : initiatam.* — c. *eorum : earum.* — d. *in ermium : inermium.*

SALUT! DE LA PART DU GRAVEUR AUX STUDIEUX LECTEURS DE LA CARTE

Une fois que nous avons mis au point notre œuvre, réalisée grâce aux privilèges qui nous ont été donnés, et malgré son imperfection, que nous avouons bien volontiers, il nous a paru bon, pour la gloire du Christ de la publier en latin. Ainsi, c'est à l'ensemble du monde latin que nous pouvons présenter cette carte du Caire, et pas seulement au monde italique.

Ce qui a été d'abord exprimé en langue italique (le premier dessinateur, en effet, parlait notre langue), nous l'avons traduit en latin. Cela, nous l'avons fait grâce au conseil et au travail d'un homme compétent en géographie; et bien que nous ayons terminé la gravure avant de le rencontrer, en même temps qu'il réalisait ce travail, il décida, pour son amour du Rédempteur de l'univers, de ne pas traduire seulement les notices que nous avions rédigées, mais de présenter en peu de mots l'origine de la ville et du peuple, afin qu'apparaisse comment la Providence a permis au peuple issu de Mahomet de prendre sa place dans l'histoire de tant de villes et d'empires.

C'est pourquoi, il a décidé de faire trois chapitres, le premier sur l'origine et l'histoire du peuple, le second sur l'origine et la description générale de la ville, le troisième sur l'interprétation des légendes placées autour de la carte de la ville.

CHAPITRE PREMIER
ORIGINE DU PEUPLE ISMAËLITE OU MAHOMÉTAN

Bien évidemment, c'est sans aucune de ces aides par lesquelles croissent les empires mais bien au contraire sur des fondements en quelque sorte contraires, et par l'action d'hommes désarmés et dépourvus de connaissances que, grâce à la seule force du sentiment religieux, Dieu a fait s'élever, ou a permis au peuple

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

vim, Deus aut promoverit aut promoveri promiserit gentem Turcheam Ismaeliticam super omnia Imperia quae literarum memoriae sint commendata, fieri aliter non potest quin illius gentis praedestinatio et praedictio sit. Saepissime in sacris expressa. Constat ex Genesi, Ismaelem esse filium Abrahami primogenitum ex Ancilla Aegiptia Hagar suasu Sarrae dominae eius sterilis, editum, interea quoad ipsa Issacu concepisset, expulissetque ancillam et filium eius. Ipsi Hagarae matri Isamaelis, et Abrahamo eius et patri insignes. et prime post filiorum Noe benedictiones sunt, date benedicendi seminis Ismaelis semi iudaei gratia. ita ut non tantum .12. ducum deberet esse progenitor (ut Jacob .12. filiorum, et Christus spiritualiter .12. Apostolorum) Sed ut haberet etiam Reubeni; Isacharis et Zabulonis benedictiones, ut latius videbitur in historia Ismaelitica a scriptore hitius rei instituta, propter illas benedictiones deducunt generationem Mulzamedis[a] *qui est semipropheta, (eo qui*[b] *est filius Abrahami) in ipsum Abrahamum per Ismaelis lineam, licet sit semivera historia. Ideo Muhamedes auctor persuasionis est natus ex patre Ethnico Ismaelita ve, et matre Judea quad jure servitutis illi nupserat.*

*p. 3 **Fuit vita primo mercatoria demum contemplatoria donec factus est semi Judeus, et semichristianus, coepitque semi Christianos, haereticos omnium generum in Arabiam proscriptos, similiter semi Judeos, Samaritanos, sibi allicere, donec a centum milibus istorum Samaritarum sit, pro Messia seu Christo fere decennio habitus. Sic etiam semi Paganus est visus, eo quod templum veneris dicans Deo omnipotenti in Mecha (ubi docuit potissimum, et unde*

---

a. *Mulzamedis : Muhamedis.* — b. *qui : quia.*

turc ismaëlite de s'élever au-dessus de tous les empires dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Cela n'a pas pu arriver autrement que par une prédestination de ce peuple, et la prédiction en est très souvent exprimée dans les livres sacrés. La Genèse nous le montre : Ismaël est le fils aîné d'Abraham, né de Hagar, esclave égyptienne, à l'instigation de sa maîtresse Sarah qui était stérile. Ensuite, jusqu'au moment où Sarah eut conçu Isaac et eut chassé sa servante avec son fils [1], sur cette même Hagar, mère d'Ismaël, et sur Abraham son père ont reposé des bénédictions uniques, les plus importantes après les bénédictions accordées aux fils de Noé, bénédictions prononcées sur la descendance du demi-juif Ismaël. Ainsi, non seulement il devait être père de douze chefs [2] comme Jacob de douze fils, et comme le Christ, sur le plan spirituel, de 12 apôtres, mais encore il avait les bénédictions de Ruben, Issachar et Zabulon [3] (comme on le verra plus longuement dans l'histoire ismaëlite, composée par celui qui a rédigé ces lignes), et à cause de ces bénédictions, on fait remonter l'ascendance de Mahomet, qui est un demi-prophète (puisqu'il descend d'Abraham) jusqu'à Abraham lui-même, par la lignée d'Ismaël, même si une histoire qui n'est ainsi qu'à moitié vraie voudrait que Muhammad le fondateur de la foi [musulmane] soit issu d'un père de race Ismaëlite, mais aussi d'une mère juive qu'il avait épousée alors qu'elle était son esclave.

Il vécut d'abord dans le commerce, ensuite dans la contemplation, jusqu'à ce qu'il devînt demi-juif et demi-chrétien. Et il commença à attirer à lui les demi-chrétiens, hérétiques de toute espèce proscrits en Arabie, et de même les demi-juifs, les Samaritains. Ensuite, pendant près de dix ans, il fut tenu par ces cent mille Samaritains, pour le Messie ou le Christ. Même ainsi, il semble encore à demi-païen; en effet, d'un côté, il établit dans le vrai culte de Dieu, en le dédicaçant au Dieu tout-puissant, le temple de Vénus à la Mecque (c'est là qu'il enseigna surtout,

1. Genèse, 16; 21. 8-14. — 2. Genèse 25. 13-16. — 3. Genèse 49.

pro scriptus[a] *initium regni Alhegirae idest expulsionis bellicae fecit initium) partim in vero Dei culta posuit, partim quandam petram antea adorari solitum, incultu*[b] *reliquit. Illuc enim ex opinione patrum, (eo quod voverat Jacob se adoraturum illum lapidem seu petram id est Christum, cui oleum superfuderat eundo in Messopotamiam) transierat*[c] *veritatis opinio, et ibi et ubi vis gentium in idolatriam degeneraverat vera patrum religio. Ideo verum, et falsum cultum una reliquit. Auctus copiis pseudochristianorum, pseudo Judeorum, et pseudogentilium dissimulatorumque; omnium. Primum factus es dominus Medine civitatis in Arabia citra Mecham positae, ubi et sepultus est, occisis aut pulsis 100. Samaritanorum qui illam incolebant millibus. Sic primae eius opes sunt Samaritanorum sicut fundamenta Imperatorum Romanorum sunt Gallica Spolia Julii Caesaris, dictatura, vi in monarchiam traducta. Victor Arabiae tam celeri cursu in Syriam, Persiam, et Aegyptum, totamque Aphricam, vicinas provincias penetravit, ut quod vix Romani millo annis temporaliter, *Christus vero sexcentis annis spiritualiter*

* p. 4

potissimum fuerat consecutus, pene centum et viginti annis gens Muametana subegerit, etiam occupata ad Pyreneos usque montes, Hispania. lex eius est, semivera, et semifalsa Alcoranum videlicet, quia sicut filius Abrahami prophetaverat, uti et Saul, et Caiphas ob ordines sacros, secundum matrem autem mentiebatur crebro. hinc ex veteri ex novo testamento de Christo, et prophetis multa habet vera et pleraque falsa, fictave. Sic in circuncisione, et

---

a. *pro scriptus : proscriptus.* — b. *incultu : in cultu.* — c. *in Messopotamiam) transierat : in Mesopotamiam transierat).*

et lorsqu'il en fut chassé, il fit commencer l'ère de l'Alhegirae, c'est-à-dire de l'expulsion violente); mais d'un autre côté, il accepta le culte d'une certaine pierre que l'on avait l'habitude d'adorer auparavant. En effet, à partir de la croyance des ancêtres, une opinion vraie s'était transmise jusque-là (car Jacob avait fait vœu d'adorer cette pierre, ce roc, c'est-à-dire l'Oint, le « Christ », sur lequel il avait versé l'huile, au moment où il partait en Mésopotamie [1]). Mais à la Mecque et partout chez les païens, la vraie croyance religieuse des anciens s'était dégradée en idolâtrie. Voilà pourquoi il laissa subsister ensemble le vrai et le faux culte. Il obtint l'adhésion d'un grand nombre de pseudo-chrétiens, de pseudo-juifs, de pseudo-gentils, et de tous les dissimulateurs. D'abord, il prit la tête de la ville de Médine, située en Arabie, en deçà de La Mecque. Il y fut enterré après la mort ou l'exil des cent mille Samaritains qui y demeuraient. Aussi les premières ressources vinrent-elles des Samaritains, de même que les premières ressources des empereurs romains vinrent du butin pris aux Gaulois par Jules César, lorsque la dictature fut transformée en monarchie par la violence.

Vainqueur de l'Arabie, il pénétra les régions voisines en Syrie, en Perse, en Egypte et dans toute l'Afrique. Ceci avec une telle rapidité que ces régions conquises à peine en mille ans sur le plan temporel par les Romains, conquises en six cents ans par le Christ sur le plan spirituel, ont été dominées en cent vingt ans par le peuple mahométan, qui occupa même l'Espagne jusqu'aux Pyrénées.

La loi — il s'agit du Coran — est à moitié vraie et à moitié fausse : en effet en tant que descendant d'Abraham, il [a prophétisé], comme Saül avait prophétisé, et comme avait prophétisé Caïphe, à cause de sa qualité de grand prêtre; par contre, en suivant l'ascendance maternelle, il a énoncé souvent des erreurs. Par exemple, à partir de l'Ancien et du Nouveau Testaments, au sujet du Christ et des prophètes, il détient de nombreuses vérités; mais pourtant la plupart de ses affirmations sont fausses, ou façonnées de toutes pièces. Ainsi en ce qui concerne

1. Genèse 28. 10-22.

crebris baptizationibus. Sic in oratione, et festis, et ceremoniis. Ita ut omnia sint in eo primo genito Abrahami et primum inter manifestos fideles circuncisio similia eius generationi. Quum autem per suos successores vehementer impeteret Persarum regem qui Paulo ante Hierusalem occupaverat, Crucem rapuerat totamque Aphricam pervaserat, et demum fuerat ab Heraclio sub actus, coacti sunt Persae a Medis, et decem tribuum Israel illuc traductor[a] *successoribus (qui tunc in Mediae orientalibus partibus dicebantur Turchi et Turchimani) petere supetias. Jam vero scimus ex scriptura, bis populis fuisse repletas illas partes, semel post diluvium sub Madai filio Fapeti*[b]*, qui dedit nomen regioni, et iterum quando venit Salmanasar advendicandum Deum de. 10; tribubus, quae in terra sancta statim post Solomonem renunciaverant Messiae seu filio David, et secutae fuerant Jeroboam Seru um*[c] *Salomonis, et adorabant in Sichem, in Samaria, in Dan, et Bethelu tulos*[d] *aureos una et Deum. Ille Dei vindex Salmanassar*

*p. 5 **exceptis illis qui aufugerant aut sese ut erant versuti dissimulaverant, traduxit. 10; tribus in Mediam ultra fluvium Gozan ubi facti sunt Judaei Turchi idest derelicto*[e]*. Nam lingua Arabica quae est Caldea corrupta seu adulterata ex Herabica, qua utebantur, Tarac, et Turc derelinquaere signficat. Et sic, qui antea mordicus per quinquae libros Mosis Deo (repudiatis prophetarum scripturis) haerebant, etiam sunt illis ipsis libris Mosis mille annis destituti, quibus 1000, annis a captivitate Babylonica, Judaei literales, et veri, idest Christiani veluti, tribus Beniamin*

---

a. *traductor : traductis.* — b. *Fapeti : Japheti.* — c. *Seru un : Servum.* — d. *Bethelu tulos : Bethel vitulos.* — e. *derelicto : derelicti.*

la circoncision et les baptêmes fréquents, de même en ce qui concerne la prière, les fêtes et les cérémonies. Au point que toute chose, chez ce [descendant du] premier-né d'Abraham, ressemble à [ce qui affecte ceux de] son ascendance, et d'abord la circoncision pour ses fidèles avérés.

Comme il attaqua durement, par l'intermédiaire de ses successeurs [1] le roi des Perses, qui avait, peu auparavant, occupé Jérusalem, s'était emparé de la Croix, avait envahi toute l'Afrique, et avait été seulement vaincu par Heraclius [2], les Perses furent forcés de demander secours aux Mèdes et aux successeurs des dix tribus d'Israël (qui alors à l'Est de la Médie, étaient appelés Turcs ou Turcomans [3]) : nous savons en effet par l'Ecriture que ces régions ont été occupées deux fois par des peuples; une fois après le Déluge sous Madée, fils de Japhet [4] qui donna son nom au pays; l'autre fois, ce fut lorsque Salmanassar vint venger Dieu des 10 tribus d'Israël [5] qui en Terre Sainte, aussitôt après Salomon, avaient renoncé au Messie, c'est-à-dire au Fils de David, avaient suivi Jeroboam [6], esclave de Salomon et adoraient des veaux d'or en même temps que le vrai Dieu, à Sichem, Samarie, Dan et Bethel. Le vengeur de Dieu, Salmanassar, fit passer (à l'exception de ceux qui s'enfuirent ou furent assez habiles pour se cacher) les dix tribus en Médie au-delà du fleuve Gozan [7], où les Juifs devinrent Turcs, ce qui signifie « abandonnés ». Car, dans la langue arabe, qui est du chaldéen corrompu, ou une langue déformée, tirée de l'hébreu Tarac et Turc signifient « abandonner ». Ainsi, ceux qui, tout en ayant rejeté les écrits des prophètes, avaient maintenu opiniâtrement leur adhésion à Dieu à travers les cinq livres de Moïse, sont maintenant privés de ces mêmes livres pour 1000 ans (durée équivalente aux mille ans pendant lesquels, depuis la captivité de Babylone, les juifs authentiques et vrais, c'est-à-dire presque des chrétiens, constituant les tribus

1. les premiers califes. — 2. Khosro II (590-628), le conquérant de la Syrie et de l'Egypte, vaincu par Héraclius qui rapporta la Croix (630) prise à Jérusalem en 614. — 3. Est-ce là l'écho des heurts des conquérants arabes avec les peuples d'Asie centrale? — 4. Gen. 10,2. — 5. 2 Rois. 17. 3-6. — 6. 1 Rois. 12. 20-30. — 7. 2 Rois 17. 6.

et Juda regnarunt in Hierusalem, donec vocati a Persi,[a] *et omnino adulterati, venirent ad auxilium contra Ismaelitas, sed revera ad legem adulteram Alcorani recipiendam. Nam quum incoepere Instat*[b] *Nomadum ab ortu venire, ubi fuere in Armeniae fonibus*[c] *Persis iam subactis et tam a lege, quam ab armis Muhamedis devictis*[d]*, subscupsere*[e] *et verbis Alcorani quosque*[f] *Paulo post, nomen Turcarum, illis nunc exosum formidabile, (occupato etiam chalifatu seu pontificatu in Bagdet) facerent, et eo magnitudinis sensim venirent, quae nunc Constantinopoli videtur. Jam Itaque. 10. tribus sub Muhamede insciae originis suae habitant. 947. annis in dominio terrae Sanctae, expecto*[g] *illo tempore quo sunt ab heredum Gomeri Galli primogeniti mundi (a quibus sumni*[h] *opere formidant) viribus, Duce Godofredo Bulione repressi, in passagio sive expeditione, et regno terrae Sanctae. Gomeritas enim esse Gallos seu Galathas, et Josephus, et Berosus auctores sunt.*

*p. 6 **Unde sit ut niltam formidabile toti Ismaelitarum genti videatur quam Franchistas chilisch*[i] *id est Francorum ensis. Sciunt enim ex suis etiam prophetiis esse omnino imposibile quia ille Gomer progenitus mundi post diluvium, aliquando veniat in suae primo seniture*[j] *ius illos cum universo subigendo Ideo cum nulli rationi*[k] *sub Caelo peius ex animo velint, quum*[l] *Franchis, et Gallis, tamen illos captare, et impedire a caeptis devitatu imposibilibus satagunt. Sensiim post erectum chalifactum, qui est summi pontificatus seu papatus instat*[m]*, in Bagdat, factio magna in Africa surrexit,*

a. *Persi : Persis.* — b. *Instat : instar.* — c. *fonibus : finibus.* — d. *de victis : devicti.* — e. *subscupsere : succubuerunt.* — f. *quosque : quoque.* — g. *expecto : excepto.* — h. *sumni : summo.* — i. *chilisch : scilicet.* — j. *primo seniture : primogenitura.* — k. *rationi : nationi.* — l. *quum : quam.* — m. *instat : instar.*

de Benjamin et de Juda, régnèrent sur Jérusalem [1]) et [ils ont maintenu leur adhésion aux livres de Moïse] jusqu'au moment où, appelés par les Perses, et tout à fait changés, ils vinrent à leur secours contre les Ismaélites, mais en réalité pour recevoir la Loi perverse du Coran [2]. Car lorsqu'ils commencèrent, comme des Nomades, à venir de l'Orient, où ils avaient résidé sur le territoire arménien, (les Perses étant déjà soumis et vaincus, tant par la loi que par les armes de Muhamed), ils succombèrent à leur tour aux paroles du Coran. Peu après, ce nom de Turcs qui leur était donc odieux, ils le rendirent redoutable (prenant même possession du Califat ou Pontificat — de Bagdad), et ils parvinrent progressivement à ce point de grandeur que l'on voit maintenant à Constantinople. C'est pourquoi, les 10 tribus, oublieuses de leur origine, habitent sous Mohammed, depuis 947 ans, dans le domaine de la Terre Sainte, à l'exception de la période où ils ont été soumis à la puissance des héritiers de Gomer, premier Gaulois du monde (gens qu'ils redoutent énormément depuis cette époque), venus sous la conduite de Godefroy de Bouillon, lors de son pèlerinage ou expédition, et du temps du royaume de Terre Sainte. Josephe et Bérose [3] attestent, en effet, que les Gomériens sont les Gaulois ou Galathes.

A cause de cela, pour le peuple ismaélite, il n'y a rien de plus effrayant que les francisques, c'est-à-dire évidemment les épées des Francs. D'après leurs propres prophètes, parce que Gomer, premier enfant à être né après le Déluge, viendra un jour réclamer son droit d'aînesse, ils savent qu'il est tout à fait impossible de les soumettre comme le reste de l'univers. C'est pourquoi bien qu'à aucune nation sous le ciel ils ne veuillent plus de mal qu'aux Francs, ou Gaulois, ils se contentent de chercher à les faire prisonniers, et de les immobiliser par des liens impossibles à défaire.

Peu après l'érection du califat, équivalent du pontificat suprême ou de la papauté — à Bagdad, un grand mouvement se produisit en Afrique; ainsi, presque

1. L'auteur semble compter mille années entre la ruine du royaume d'Israël et l'installation de la domination romaine à Jérusalem. — 2. Ici, c'est vraisemblablement l'arrivée des peuples turcs (à partir du XI^{e} siècle) qui est évoquée. — 3. Dans ses *Antiquités Judaïques*, Flavius Josephe, on le sait, s'est inspiré de l'historien chaldéen du IV^{e} s. avant J.C., Bérose, dont l'œuvre est actuellement perdue; on y lit (éd. A. Dejrez, Paris, 1846, p. 14) : « descendants de Noé jusqu'à Jacob : ... Gomor établit la colonie de Gomores, que les Grecs nomment maintenant Galates ».

ita ut fere eodem tempore fuerint tres potentiae summae in Aphrica suscitarae[a] *quarum prima fuit in Mizie Alobairae*[b] *ut suo loco dicam. post conversionem turcharum qui fere jam ab octavis*[c] *annis crexerunt*[d] *caput in perside res eorum mirum imodum*[e] *sunt aucte, sed revera quingentis fere annis sunt defecit*[f] *commutatione literarum oppresse, interim sulennorum*[g] *primo spiritualium, domum etiam temporalium dominorum in Aegipto orta est tyrannis, et demum pro complemento infelicitatis mundi exire*[h] *Israelis reliquae*[i] *jam ante tercentos annos sub tartarorum seu Tatarorum (ut ipsi proferunt) nomine duce changio cham primo illorum imperatore qui instar Mosis per siceum mare Septentrionale ad pedes montis Belgiam per novem pedes retractum miraculose illas reliquias seu Tataros traduxit, ad edomandam propriorum fratruum id est persarum Turcharum, et sultanorum superbiam. Nam affinitate linguae, et rei pastoricae patribus usitatae argumento, videntur esse*

*p. 7 **ex eadem origine Turcae et Tartari seu Tartari*[j] *id est derelicti ut eorum reliquie qui sunt Israelitae, decem ve tribus, sub Ismaele adulterato, facte Ismaelitae donec compleverint mille annos Imperii sub Alcorano et reddant secundum suas prophetias, et fidei articulos regnum Christo, judici vivorum et mortuorum, ut credunt, et in sui*[k] *decretis affirmant. Hi ergo, ut destruxere fere tum orientem delectis*[l] *urbibus in numeris*[m]*, si*[n] *sic construxere non paucas, maxime in Aphrica, et inter caeterae Chayram seu Alcahir, seu Mizir, de qua agimus.*

---

a. *suscitarae : suscitatae.* — b. *Alobairas : Alchairae.* — c. *octavis : octingenti.* — d. *crexerunt : erexerunt.* — e. *imodum : in modum.* — f. *defecit : defecti.* — g. *sulennorum : sultanorum.* — h. *exire : exiere.* — i. *reliquae : reliquiae.* — j. *Tartari : Tatari.* — k. *sui : suis.* — l. *delectis : defectis.* — m. *in numeris : innumeris.* — n. *si sic construxere : sic construxere.*

en même temps, trois puissances prétendant au pouvoir suprême se constituèrent en Afrique [1] dont la première fut, en Mizie [Egypte] au Caire, comme je le dirai en son lieu. Après la conversion des Turcs qui depuis déjà huit cents ans avaient relevé la tête en Perse, leur état prospéra de façon étonnante (bien que l'on doive dire que pendant à peu près cinq cents ans ils restèrent très affaiblis, accablés par le changement de religion). Pendant ce temps, s'était développée en Egypte la tyrannie des Sultans, seigneurs d'abord spirituels puis temporels [2]. Alors, pour achever le malheur du monde, sortirent [d'autres] restes d'Israël, qui, depuis 300 ans portaient le nom de Tartares ou Tatares selon leur prononciation, sous la conduite de Gengis Khan, leur premier empereur. Celui-ci, comme Moïse, fit passer ces restes [d'Israël], c'est-à-dire les Tartares, à travers la mer septentrionale à pied sec au pied des monts Belgiam. Celle-ci s'était retirée miraculeusement sur 9 pieds [3]. [Il les emmenait] châtier la superbe de leurs propres frères, les Turcs [venus de] Perse et les sultans. En effet, en tenant compte de l'affinité de langue, et de la preuve que constitue la civilisation pastorale pratiquée par leurs pères, les Turcs et les Tartares ou Tatares semblent être de la même origine, c'est-à-dire des « abandonnés ».

Ainsi les restes de ceux qui sont des fils d'Israël, c'est-à-dire issus des dix tribus, sont devenus Ismaëlites, sous la loi pervertie d'Ismaël et cela [durera] jusqu'à ce qu'ils aient passé 1000 ans sous la loi coranique et qu'ils rétablissent, selon les prophètes [de l'Islam] et les articles de sa foi, le règne du Christ juge des vivants et des morts, comme ils le croient et l'affirment, en suivant les dogmes [de l'Islam] [4]. Ceux-ci donc, s'ils détruisirent presque alors l'Orient, en faisant disparaître d'innombrables villes, en construisirent beaucoup, surtout en Afrique et parmi elles, Caire ou Alcahir, ou Mizir, dont nous allons traiter.

1. voir plus loin. — 2. vraisemblablement les Fatimides (califes, donc exerçant un pouvoir spirituel) puis les Ayyubides et les Mamluk. — 3. Peut-être s'agit-il ici d'un épisode de la vie de Gengis Khan, sa retraite sur la rivière Baldjuna après sa défaite initiale devant les Kereyt. — 4. Sans doute allusion à la tradition musulmane sur le retour de Jésus à la fin des Temps.

CAPUT SECUNDUM DE URBIS MISSIR SEU MASSAR DESCRIPTIONE.

Multi neoterici scriptores confundunt urbem Alchair cum Babilone, proque Memphim intelligunt, quos tamen falli ideo clare constat, quod ad orientalem Nile fluminis partem sit Alcahir, Memphis autem erat ab occidua ejusdem parte, et certe omnino credo interiisse, quia erat juxta Pyramides Aegyptiae insaniae testes, ubi hodie nil habitationis super esse videtur. vestigia quaedam habitationum sunt, qua a Cayro ad Pyramides itur, ubi nomen videtur esse tractum ab antiquo. Nam Menchis seu menchias vocant. Quo tempore maxime sunt ditati Caliphae seu pontifices orientelaes in Bagdet, magna factio religionis nomine est In Aphrica orta Concussis enim divinitus ad religiones universi[a] *animis tum quum Christiani debebant augere, et in* *p. 28 **universum extendere Imperium, relicta est ea fedes*[b] *Muhamedi, qui talis doctrina erat, quales. 600. Christi anno Christiani moribus nempe corruptis. In Aphrica sunt locupletatae tres sedes pontificie. Una ad occiduam Aphricae partem in Maroch urbe quae eo nomine aliquando centum millia domorum seu familiarum habuit, nunc vix dimidium retinens. ei regione Syrtium alia sedes fuit ubi ipsi Hali cognato Muhamedis, et tertio Imperatori pontificique qui compilavit ex variis schedulis Alcoranum, posita est sacra Aedes urbi nomen est Caroano quo fuit maximus ob indulgentiarum largitionem concurfus, ita*

a. *universi : universis.* — b. *fedes : fides.*

CHAPITRE SECOND

DESCRIPTION DE LA VILLE DE MISR OU MASR.

Beaucoup d'écrivains modernes confondent la ville d'Alchaïr avec Babylone, et ils la situent près de Memphis; il est évident qu'ils se trompent, puisque Alcahir est à l'Est du Nil, tandis que Memphis était à l'Ouest du Nil. Or cette dernière, je pense, a été entièrement détruite puisqu'elle était située près des Pyramides, ces témoins de la démesure de l'Egypte, et qu'à cet endroit aucune habitation, aujourd'hui, ne semble subsister. Il y a quelques vestiges d'habitation sur la route que l'on emprunte pour aller du Caire aux Pyramides, dans un endroit dont le nom semble tiré de l'antique — car on l'appelle Menchis ou Menchias [1].

Au temps où les Califes, ou pontifes orientaux, étaient puissants à Bagdad, un grand mouvement se manifesta en Afrique [2] au nom de la religion. Tous les esprits ayant été alors merveilleusement tournés vers les choses religieuses, [les musulmans] s'étaient nécessairement multipliés comme [jadis] les Chrétiens, et avaient étendu leur pouvoir à l'univers, alors que la foi de Mohamed était restée inchangée, avec la même doctrine qu'en l'an 600 du Christ, lorsqu'elle était celle de chrétiens aux mœurs évidemment corrompues.

En Afrique, trois sièges pontificaux ont prospéré [au cours de l'Histoire]; l'un d'entre eux a été situé dans la partie occidentale de l'Afrique, dans la cité de Maroc [3] qui a renfermé jusqu'à cent mille maisons ou familles dont elle conserve maintenant à peine la moitié. Dans la région des Syrtes, il y en a un deuxième, là où un sanctuaire a été consacré à Hali [4] lui-même, parent de Mohamed et troisième empereur et pontife, qui a rassemblé divers feuillets pour en faire le Coran [5]. Cette ville s'appelle Caroana [6]; il s'y est produit un grand afflux de populations à cause de la généreuse distribution des indulgences, à tel point qu'on désigne encore

1. cf. ce qui est dit sur le Miqyâs, notice 24. — 2. Il s'agit du mouvement ismailien. — 3. Il s'agit de Marrakech, capitale des Almoravides. — 4. Hali : ʿAli. — 5. C'est en fait le troisième calife ʿUthmân (et non ʿAli) qui a fait établir la vulgate coranique. — 6. al-Qayrawân.

ut etiam hodie comitatum nomen generale etiam ad Mecam euntium dicatur Caroana. Quum itaque ibi esset Anticha Cifa sive pseudopontifex quidam ditissimus, concessit Sexaginta hominum millibus novas sedes ex Arabia sterili querentibus indulgentiam, si transirent in Aphricam juxta avitas Homari sedes ibi, Jam a tempere Muhamedis constitutas, ususque est opera serui unius cui rerum dedit arbitrium. Nomen erat servo Gehoar elchetib, idest Gehoar scriba. hic prima fundamenta Alcayri novi posuit, ita ut urbs in se non habeat ad. 8. millia domorum, capiendo portas seu palatia, ut vocant instar casarum[a]. *Homar, Secundus Chalifa Aegyptius fundarat paulo post Muhamedem, eam partem*[b] *quae vergit ad Libonothum, quinque millibus domorum, et multitudine insigni palatiorum regiarum, et templorum claram urbem, quam et Babel, et Misrulatis idest Aegypti seu Cahyri regiam antiquam vocant. Auxit*

*p. 9 **vehementi religione locum Naphissa, foemiam Parens Muhamedis per Hali, cui neptis erat, nata ex eius filio Hussemo ea erat pulsa patria, et quia vitae probitate insignis in Aegipto visa est, positum ille*[c] *est templum ubi nomine sanctitatis ad hanc diem totus Ismaelitimus concurrit, et tam insignis structura, et opes templi fuere, ut nil simile orbis habeant. Miles, Selimis, Turcharum, Principis, patris ejus qui regnat nunc Sulemani quinquies centena Seraforum seu ducatorum aureorum millia in Sacrario illius templi reperit, et sibi sumpsit, licet partem aliquantulam restitui curaverit princeps. Sunt alia suburbia magna circa Alcayr ita ut adverso illumine*[d] *unum nomen Bebzuailla idest porta Zuailla duo decim domorum millia habeat. Tertia parte civitate majus. Secundo illumine*[d] *circa ad tria millia passuum*

a., *ut vocant instar casarum : ut vocant, instar casarum.* — b. *eam partem : ea parte.* — c. *ille : illi.* — d. *illumine : in limine.*

aujourd'hui par le terme générique de « caravane » toute troupe de gens et même ceux qui vont à la Mecque. Aussi, alors que se trouvait là un très riche Cife [1] ou pseudo-pontife, il promit de nouveaux foyers à 60.000 hommes qui avaient quitté l'Arabie stérile, à la recherche des indulgences, s'ils passaient en Afrique, près du siège ancestral d'Homar [2], déjà construit du temps de Mohamed; il utilisa [pour fonder la ville] les services d'un seul esclave, à qui il confia le soin de décider de toutes choses. Ce serviteur s'appelait Gehoar el chetib [3], c'est-à-dire Gehoar, le scribe. Celui-ci établit là les premiers fondements de la nouvelle Alchaïr [4], ville qui n'avait pas alors 8000 habitations, en comptant les portes, comme ils les appellent, ou palais, [chacun] pour une habitation.

Homar [5] le second Chalife d'Egypte, avait fondé peu après Mohamed, sur la partie qui est tournée vers le Sud-Ouest, une ville magnifique de 15.000 maisons, avec un nombre remarquable de palais royaux et de temples, qu'on appelle Babel et Misrulatis [6]; c'est-à-dire capitale antique d'Egypte ou du Caire. Naphissa attira beaucoup de monde en ce lieu par le très fort respect religieux qu'elle inspirait; elle était parente de Muhamed par Hali, dont elle était la petite-fille, fille de son fils Hussem [7]; elle avait été chassée de sa patrie, et comme elle parut, en Egypte, remarquable par l'honnêteté de sa vie, un temple lui fut consacré auquel, à cause de sa réputation de sainteté, tout le peuple Ismaélite continue à venir jusqu'à ce jour. L'architecture en est si remarquable et les richesses si grandes que la Terre ne possède rien de semblable. Un soldat de Sélim, prince des Turcs, père de ce Suleiman qui règne actuellement [8], découvrit 500.000 saraf ou ducats d'or dans le sanctuaire de ce temple [9], et s'en empara; le prince a toutefois pris soin qu'une petite partie en soit restituée.

Il y a d'autres grands faubourgs autour d'Alchaïr. L'un qui est juste à la limite s'appelle Bebzuailla, c'est-à-dire la porte de Zuailla : elle possède 12.000 maisons et est d'un tiers plus grande que la ville. En second lieu, à trois milles de la ville,

---

1. Il s'agit ici du calife Fatimide. — 2. ʿAmr b. al-ʿAs à Fustât. — 3. Gawhar al-Kâtib, fondateur du Caire. — 4. « nouvelle Caire » par opposition à Fustât qu'on appellera « Le Vieux Caire ». — 5. ʿAmr b. al-ʿAs, ou ʿUmar b. al-Hattâb, deuxième calife? — 6. Babylone ou Misr al-ʿAtiq. — 7. Sayyida Nafîsa (m. 825) est en réalité une arrière petite fille de Hasan (non de Husayn). — 8. Soliman le Magnifique (1520-1566). — 9. Cet épisode est emprunté à Léon l'Africain.

contuminis[a] *tamen fere habitationibus est Bebeloh idest porta helloc ubi sunt tria domorum millia ultra ad flumen est Bulacum mole simili. In utroque est insignis, et templorum, et arcium palatiorum ve multitudo, et ornatus admirandus hanc partem*[b] *oppusuere olim Humarianis seu Aegiptis pontificibus Gagdatenses*[c]. *Sunt et alia hujusmodi superbia, ita ut si coniungas illa omnia in unam civitatem, facile sit famae magnitudinis responsura. Si eam conferas Iuacutanae in Alchlanrico*[d] *sinu terrarum novarum ut vocant, positae, ubi sunt .25. millia palatiorum, Iugeribus ternis aut quaternis hortarum et delitiarum ornatorum, parva erit forsam etiam collata Cemistitano seu Messico in eodem Atlantico sinu* [*p. 10] **medio in lacu positae non respondebit. Ibi enim ad 30. millia domorum fuisse ante eversionem affirmat vix Parisius, et Venetia, famosissime urbes si palatia pro domibus singulis tantum capias, faciunt illa 16. millia haec .14. domum una urbs Cambalu regia Tatarorum nunc, olim Ethicorum*[e] *serarum omnes ante it, quadrato situ .24. millia passuum am bitu muri continens. Quinsai sola ad mare illi opposita universas vincit. Nam .600. millia domorum seu familiarum proforibus describi solitarum habet .200. millia passum in ambitu, et quia tua*[f] *in lacu est sita.* 12. *Millibus pontium fit pervia. Cambalu quidem duodecim sub verbis maximis dives est Paulo minor. Cayrum aut*[g] *ad .30. millia domorum habere cum burgis. Sed tamen revera magnum est, gens cujus manus ad hanc diem contra omnes nomine religionis fuit, toti mundo in summa ignavia cognita,*

---

a. *contuminis : contumeus.* — b. *hanc partem : hac parte.* — c. *Gagdatenses : Bagdatenses.* — d. *Alchlanrico : Atlantico.* — e. *Ethicorum : Ethnicorum.* — f. *tua : tota.* — g. *aut : aiunt.*

il y a, plus que gonflé d'habitations, Bebeloh [1], c'est-à-dire la porte de Helocc, où se trouvent trois mille maisons. Plus loin, en direction du fleuve, se trouve Bulac, d'une importance analogue.

Dans chacun de ces endroits se trouve un nombre remarquable de temples, de citadelles ou palais, et une admirable architecture. C'est dans la région [du Caire] que les gens de Bagdad s'opposèrent autrefois aux Homariens, ou Pontifes Egyptiens [2].

Il y a encore d'autres choses aussi admirables et si tu les rassembles toutes dans une seule ville il lui sera facile d'avoir une réputation de grandeur. [Sans doute], si on la compare à Yucatan, dans le golfe Atlantique des terres nouvelles, comme on les appelle, où on trouve quelque 25.000 palais pourvus de jardins de trois ou quatre arpents et de tous les raffinements, elle paraîtra petite. Si d'aventure on la compare à Cémistitano ou Mexico, dans le même golfe Atlantique, ville située au milieu d'un lac, Le Caire ne pourra pas tenir tête. On affirme, en effet, qu'avant la destruction il y a eu là trente mille maisons. A Paris et Venise, villes si célèbres, si on compte chaque palais pour une maison, on arrive à seize mille maisons pour l'une, à quatorze mille pour l'autre. Cambalu, qui fut donc la capitale des Tartares, autrefois des Sérès païens, passe avant toutes les autres, avec une surface carrée qu'enserre un mur de 24 mille pas. Seule, Quinsaï située sur le bord de cette mer [de Chine], les surpasse toutes. En effet, elle renferme six cent mille maisons ou familles dit-on à l'intérieur d'un périmètre de 200 mille pas, et comme elle est située tout entière sur un lac, on y accède par douze mille ponts. Cambalu, elle, dotée de 12 ponts seulement, est un peu moins riche, selon les meilleures estimations.

Or on dit que Le Caire a environ 30.000 maisons, y compris les bourgs. Mais elle est pourtant vraiment grande. [Elle est habitée] par une nation dont les forces, jusqu'à ce jour, ont été tournées contre tous au nom de la religion; alors que celle-ci est connue du monde entier pour son extrême indolence,

---

1. Bâb al Lûq. — 2. En 750, lors de la révolution abbasside, Marwan II, le dernier calife umayade, fuyant les troupes abbassides, fut rattrapé à Bûsir.

ad tantum urbium, splendorem[a] *devenisse, praeclara aedificia secundum palatiorum privatorum immensas structuras sunt autem Principum arces, aut templa quae vocant Giuma seu Gema idest Eclesias seu congregationes, aut Morestum seu Hospitalia, aut scholae, aut balneae quibus of praescriptum legis assidue ad oblationes*[b] *utuntur. Caeterum domus Judiciariae et Fiscales aerustationisque publice, sunt in Immenso numero, ita, ut una Alchayr videatur esse instar decem millium urbiumquae Amasi regnante in Aegypto erant numerate, si tamen licet deformicis Elefantes considerare. Nam insanae structure Pyramidum satis arguunt cujusmodi olim urbes essent.*

*p. 12 **Sed omnia aut arenis aut Nili limo sunt sepulta, ita ut nil sit plane memoria dignum in civitatibus quae inde ad Aethyopiam sunt, haec vero urbs est omnino a tempore Mohamedis constructa, et contentione trium pontificum aucta. Nam Bagdatensis, ab ortu, Caroanus ab occasu fundarunt, ut opponerent sese Homarianis quos putant esse melioris hereseos. In doctrina enim sunt differentissimi, quatuor doctoribus ex una parte, ex altera sex judicibus, variis chalifatibus omnia in suum compendium per funth seu decretum ut vocant trahentibus. Nam Alcoranum. fere jam exolevit ob immensam commentariorum molem. Sed de urbe satis in generali.*

a. *ad tantum urbium, splendorem : ad tantum urbium splendorem.* — b. *oblationes : ablutiones.*

elle est néanmoins parvenue à égaler la splendeur de bien nombreuses villes, avec les édifices célèbres [de sa capitale], se déployant selon les colossales architectures des palais privés; mais il y a aussi les citadelles des princes, ou les temples que l'on appelle Giuma ou Gema [1], c'est-à-dire les Eglises ou assemblées; il y a aussi le Morestum ou hôpital; il y a aussi des écoles ou des bains dont ils se servent assidûment, selon les prescriptions de la loi pour faire leurs ablutions. Du reste, les tribunaux et les bureaux de perception sont en nombre si immense que la seule Alchaïr semble être comme les dix mille villes qui étaient comptées en Egypte sous le règne d'Amasis, si toutefois on peut comparer des éléphants à des fourmis : car les bâtiments déments des Pyramides prouvent suffisamment comment étaient autrefois leurs villes. Mais toutes les choses [antiques] sont tellement ensevelies dans les sables ou le limon du Nil qu'il n'y a rien qui soit digne de souvenir dans les cités qui sont situées entre Le Caire et l'Ethiopie. Alors que Le Caire a été entièrement construite depuis Muhamed, et s'est accrue du fait de l'émulation entre trois pontifes. Car les pontifes de Bagdad ont étendu la ville à partir de l'Orient, ceux de Kairouan à partir de l'Occident [et tous deux l'ont fait pour faire pièce] aux sectateurs d'Homar, qu'on pense avoir une meilleure doctrine. En ce qui concerne la doctrine ils sont en effet très différents, quatre docteurs d'un côté, six juges de l'autre, les différents califes interprétant toutes choses dans leur recueil de lois par « funth » [2] comme ils disent, ou décret. Car le Coran est presque déjà tombé en désuétude à cause de la masse énorme de commentaires. Mais c'est assez sur la ville en général.

---

1. Gami : mosquée. — 2. funth : fatwa ?

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

UNE CARTE DU CAIRE VERS LA FIN DU SULṬANAT DE QĀYTBĀY

par J.-C. Garcin

La récente analyse par Madame V. Meinecke-Berg de la représentation cartographique du Caire au XVIe siècle (1) est venue opportunément rappeler aux historiens l'existence de cette documentation négligée de façon injustifiable, sur la capitale des sultans mamluks, et cela trop souvent au profit de celle que fournit la *Description de l'Egypte,* en dépit de la date tardive de celle-ci par rapport aux siècles médiévaux. Madame Meinecke s'est attachée à étudier de façon précise une carte d'auteur non identifié (seul le monogramme D.R. fournit une indication sur ce point) parue en 1574 dans la *Cosmographie* de Sébastien Münster; elle considère en effet cette carte comme le meilleur parti esthétique tiré du modèle original, publié à Venise en 1549 chez Matheo Pagano, déjà commenté par Erich Bier en 1937, et attribué par lui à Domenico dalle Greche (2). Prenant comme point de départ cette attribution motivée surtout par des comparaisons stylistiques, Madame Meinecke a mené une double étude, à la fois technique et historique. En recourant aux sources arabes médiévales, essentiellement Maqrīzī, elle a pu montrer la valeur documentaire de la carte pour cette époque, posant ainsi le problème de sa date. Sans doute sa première édition en 1549 a fait croire que le relevé de la ville avait eu lieu à l'époque ottomane. Mais il est facile de voir que, si l'on excepte la représentation de l'armée ottomane s'emparant du Caire en 1517, qui peut aisément être disjointe du corps de la ville proprement dite, aucun monument, ni aucune des courtes légendes en vénitien qui accompagnent la carte de 1549, n'indiquent la présence ottomane au Caire, bien au contraire. Une comparaison avec la production cartographique vénitienne du début du XVIe siècle, permet même à Madame Meinecke d'établir que l'évolution en ce domaine rendait techniquement possible la réalisation de ce plan dès 1500. Toutefois il lui a semblé, en raison surtout du texte des légendes portées sur la carte, que l'enregistrement original de ce plan du Caire par les soins d'observateurs initiaux qui nous restent inconnus, ne peut être fixé avant 1513-14, terminus post

(1) « Eine Stadtansicht des mamlukischen Kairo aus dem 16. Jahrhundert », in *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts Abteilung Kairo,* 32, 1976.

(2) « Unbekannte Arbeiten des Domenico dalle Greche », in *Maso Finiguerra,* II, 1937.

quem auquel il paraît sage de se tenir. L'étude qui passe constamment de la carte de 1574, choisie pour ses qualités artistiques, au modèle de 1549, indispensable pour sa valeur documentaire, emporte la conviction d'une façon générale. Cependant, dans cette analyse très précise l'interprétation de certaines données, et surtout une démarche qui privilégie l'appréciation esthétique aux dépens de l'explication du document gêne l'historien : la présence, sur la carte, d'éléments cartographiés jugés aberrants et incompatibles avec la topographie du Caire à cette époque, est ainsi mise sur le compte du projet artistique du graveur (celui de la carte originale de 1549, entraînant par là avec lui son imitateur de 1574). Peut-être en s'en tenant au document de 1549 qui présente seul un intérêt historique, est-il possible de rendre compte en partie de ces anomalies en proposant pour la topographie cairote qui nous est livrée, une explication un peu différente de celle retenue par Madame Meinecke, et une date en accord avec la topographie.

On sait que la carte initiale a été éditée à Venise en 1549 par Matheo Pagano. La date n'est pas discutable puisque la carte est pourvue de numéros, et de légendes en vénitien, qui sont repris et développés dans une notice en latin l'accompagnant, qui est explicitement datée : l'ensemble de ces textes est publié ici par Madame Denoix. Une étude précise de la vie vénitienne en 1549 permettrait peut-être de découvrir pour quelles raisons on s'est intéressé alors à l'Egypte; mais il est évident qu'on ne peut s'empêcher d'établir un rapport entre l'utilisation abondante du texte de Jean-Léon l'Africain dans la notice latine, et l'édition, l'année d'après, de la *Description de l'Afrique* [1]. Tout se passe donc comme si la carte de Matheo Pagano illustrait par avance le passage de la *Description de l'Afrique* relatif à l'Egypte; ainsi, il est certain qu'on comprend mieux, en regardant cette carte, quelques-uns des détails que donne Jean-Léon l'Africain sur la prise du Caire par les Ottomans en 1517 : le pillage du sanctuaire de Sayyida Nafīsa [2] (également relaté par Ibn Iyās [3]) s'explique lorsqu'on voit l'armée ottomane, entrant dans la ville par le Sud après avoir tourné les défenses mamlūkes; c'est du moins ainsi que le graveur a compris le texte de Jean-Léon l'Africain.

[1] Cf. Jean-Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, éd. A. Epaulard, 1956, Introduction, p. v.

[2] *Description de l'Afrique*, p. 510.

[3] Ibn Iyās, éd. M. Mostafa, *Die Chronik des Ibn Ijâs*, Kairo, 1961, V, p. 154; tr. G. Wiet, *Journal d'un bourgeois du Caire*, Paris, 1960, II, p. 148.

Or en 1549, on le sait, la *Description de l'Afrique,* dont le manuscrit est connu de beaucoup, est écrite peut-être déjà depuis un quart de siècle [1], puisque le texte initial a, très vraisemblablement été rédigé après la capture de l'auteur en 1518, en arabe (sinon la façon de désigner les quatre points cardinaux, typique de l'arabe du Caire, est incompréhensible) [2], et traduit en italien par la suite. De plus, comme l'a noté Madame Meinecke, et comme le montre l'édition de Madame Denoix, les légendes de la carte originale (qui ne se retrouvent qu'en petit nombre sur la carte de 1574) regroupent des renseignements d'origines diverses sur le Caire et ses environs historiques, dont les plus anciens proviennent des auteurs antiques. Tout ce matériel a été rassemblé afin de nourrir le commentaire qu'on désirait publier pour accompagner, dans la notice latine, la représentation figurée de la ville, et cela, soit parce que le projet d'édition de Jean-Léon l'Africain avait fait germer celui de faire procéder à une édition de cette carte, soit que des raisons plus impérieuses (d'ordre politique par exemple) aient alors fait décider l'édition de la carte et de la *Description de l'Afrique* en même temps. Et rien dans ces légendes, ni dans la *Description de l'Afrique,* n'est en effet postérieur à 1517, date à laquelle Jean-Léon l'Africain était au Caire; ni la mention de la Citadelle comme « le château où se tenait le sultan », comme le remarque Madame Meinecke, ni

[1] et est utilisée depuis 1529 (*Description de l'Afrique,* Introduction, p. x).

[2] L'espace cairote est affecté de points cardinaux où, très logiquement, en arabe du Caire, le côté « baḥrī » désigne l'Ouest, la direction du fleuve, et, par conséquence, le côté « qiblī », l'Est, et ainsi de suite (cf. Mona Zakariya, « Le rabʿ de Tabbāna », in *Annales Islamologiques,* XVI, 1980, p. 290). Léon l'Africain, rédigeant en arabe, utilise naturellement ces points de repères. Traduit littéralement de l'arabe en italien, son texte est mal compréhensible si on ne tient pas compte du fait que le « Nord » est en fait l'Ouest; l'« Est », le Nord; le « Sud », l'Est; et l'« Ouest », le Sud. L'orientation particulière de l'espace cairote est connue depuis longtemps (cf. M. Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum, Première Partie, Egypte,* Paris, 1903, p. 7, n. 1; nous remercions ici A. Raymond d'avoir attiré notre attention sur cette note de Van Berchem); mais cette particularité semble surtout avoir été expliquée par des raisons de situation de la direction de la *qibla* par rapport au Sud réel (cf. la note de Van Berchem), le côté *qiblī* entraînant ainsi les autres; la formulation de Mme Mona Zakarīya est beaucoup plus convaincante (c'est le côté *baḥrī* qui a été déterminant) et rend mieux compte de certains flottements dans l'orientation que Van Berchem a remarqués sans en voir la cause véritable.

l'allusion à la madrasa Ṣāliḥiyya (« près du Maristan ») présentée comme le lieu où « siègent les quatre cadis qui rendent la justice », n'invitent à imaginer un Caire déjà occupé par les Ottomans [1]. Pour des raisons qui nous échappent, on a donc recueilli en 1549 une documentation d'époques diverses, et déjà assez ancienne, et on s'en est servi.

Madame Meinecke a bien montré l'indépendance de la figuration graphique par rapport à cette notice et aux légendes, ce qui lui a permis d'utiliser pour son étude la copie de 1574. Mais à qui donc attribuer la carte de 1549? La solution proposée par Erich Bier, et que Madame Meinecke adopte, soit Domenico dalle Greche, est de peu d'importance. D'une part aucun texte ne prouve formellement que celui-ci se soit rendu en Egypte; d'autre part même s'il est vraiment passé par l'Egypte, et a dessiné le plan du Caire en 1548, on est obligé de supposer qu'il n'a pu le faire qu'en se faisant (beaucoup) aider par des compatriotes résidant au Caire, et que dans cette hypothèse, on a dû aussi avoir recours à des relevés existant antérieurement, puisqu'il n'est guère possible qu'une carte de cette précision soit dressée le temps d'un bref séjour. Autant dire que l'attribution à Domenico dalle Greche ne résout pas le problème de la date réelle du relevé cartographique, ce que l'étude de Madame Meinecke laisse d'ailleurs parfaitement entendre. Comme pour le texte des légendes, on doit donc supposer que, quel que soit l'auteur du dessin proprement dit (ce qui importe surtout à l'historien de l'Art), il a dû se servir d'éléments recueillis antérieurement à 1549, et, étant donné la difficulté du travail, pendant une période de temps assez longue.

La date de 1549 ne peut donc être ni celle à laquelle on a recueilli les renseignements sur la topographie du Caire, ni celle pour laquelle les renseignements amalgamés dans les légendes et la notice sont nécessairement exacts. En bonne logique, il n'y a même aucun rapport qui s'impose entre les deux séries de renseignements, ce dont Madame Meinecke a été consciente. Il devrait s'ensuivre qu'il n'y a pas à espérer de l'étude des allusions historiques contenues dans les notices, une datation du relevé topographique, d'autant que, dans un cas au moins cité par Madame Meinecke (l'indication « Bāb al-Naṣr » mise à l'emplacement de Bāb al-Futūḥ), une erreur de localisation de notice sur le plan montre que ce

[1] Sur le nouveau régime judiciaire instauré par les Ottomans, cf. Ibn Iyās, éd. Mostafa, V, 165, 453 et 459; tr. Wiet, *Journal*, II, p. 159, 436 et 441.

ne sont pas les auteurs des relevés qui ont placé les légendes. Madame Meinecke se sert néanmoins d'une de ces légendes pour fixer le terminus post quem des relevés en 1513-14. Et il serait injuste de lui en faire grief de façon absolue. Car, si on ne peut tirer des légendes une datation irréfutable des relevés, puisque le rapport des légendes au dessin apparaît tout extérieur, il est évident qu'elles peuvent indiquer, si elles se rapportent plutôt à telle époque qu'à telle autre, une période où Le Caire a été particulièrement bien connu des vénitiens, et pendant laquelle les relevés ont pu être faits.

C'est dans l'interprétation de certaines données fournies par ces légendes que nous nous permettons de proposer des solutions un peu différentes de celles adoptées par Madame Meinecke, tout en restant convaincu de la difficulté de prétendre avoir abouti à une solution définitive en la matière. Il nous paraît excessif d'accuser les légendes de ne faire qu'effleurer la topographie urbaine [1], au moins sur la carte de 1549. D'autre part, nous devons être conscients que c'est là l'image d'une ville vue par d'autres yeux que les nôtres, et où les points remarquables ne sont pas les mêmes que ceux que des historiens ou archéologues d'aujourd'hui retiendraient. Si toutes les indications ne retrouvent pas pour nous un sens, ce qui est le cas, c'est vraisemblablement faute de savoir les expliquer. Ainsi, les haras sultaniens, au Sud de la ville, ne nous paraissent pas être une invention [2], même si leur place, et encore davantage celle de Birkat Qārūn (en fait à l'Est du Ḫalīǧ) est contestable [3]; ils frappaient davantage sans doute

(1) « Eine Stadtansicht ... », p. 127; ceci n'est pas exact si l'on tient compte des légendes en vénitien (donc les plus anciennes) non pourvues de numéros (donc non reprises dans la notice en latin, qui, elle, ne s'intéresse en effet surtout qu'à la périphérie) : cf. *supra* la lecture qu'en a faite Mme Denoix. Tout se passe comme si les traducteurs latins n'avaient pas pu donner un sens à certaines des légendes en vénitien concernant la topographie urbaine.

(2) « Eine Stadtansicht ... », p. 123.

(3) C'est en effet dans cette partie Sud de la ville qu'en 1483, Faber a vu d'immenses écuries « si vastes que cinq cents chevaux pouvaient tenir en chacune d'elles » (*Le voyage en Egypte de Félix Fabri*, tr. J. Masson, IFAO, 1975, II, p. 488) : cette mention venant après celle de pigeonniers sultaniens (pour la poste) situés vraisemblablement un peu plus au Sud, semble concerner, en partie au moins, également des écuries sultaniennes (c'est ainsi que l'a compris l'éditeur). Mais, en arrière de ces écuries sur la carte, est une place que la légende de Pagano désigne comme étant « Berchet el Cara » : il s'agit vraisemblablement de Birkat Qārūn que l'on nommait aussi Birkat Qārājā (Maqrīzī, *Ḫiṭaṭ*, II, 161); il s'ensuit que les bâtiments qui la bordent à

l'imagination des voyageurs de l'époque que la mosquée d'Ibn Ṭūlūn, délabrée, qui se perdait dans les maisons. Sur la Qasaba, ni la mosquée funéraire, ni la madrasa de Ġawrī ne nous semblent indiquées [1], nous reviendrons sur ce point : nous chercherions plutôt la place de la madrasa là où a été situé le quartier juif. Près de Bāb al-Naṣr (compte non tenu de la légende qui, on l'a dit, n'a pas été mise au bon endroit), la mosquée représentée n'est sans doute pas celle d'al-Ḥākim (figurée à sa vraie place, au-dessous), mais la mosquée funéraire d'un dignitaire mamlūk [2] : près de là a été enterré en 1501 le sultan Ǧānbalāṭ [3]. Madame Meinecke fixe le terminus post quem du relevé de la carte en 1513-14, parce que la représentation de l'ensemble des constructions de Yašbak au Nord (dont Madame D. Behrens - Abu Seif a montré combien elle s'accordait avec le témoignage des textes) est dotée d'une légende en faisant le palais d'un certain Qānṣūh qui serait Qānṣūh al-Ġawrī, le dernier grand sultan mamlūk qui construisit là à cette date [4]; mais la légende de la carte de Pagano attribue le palais à « Campso Campsomie » dont il n'est pas dit qu'il était sultan, et qui ne peut être que l'émir Qānṣūh Ḫamsami'a, qui a tenté en effet de s'emparer du sultanat en 1497, mais qui n'est pas parvenu à s'imposer [5]. De même, il n'est pas évident que la mention « moschea del Camsô » placée sous la Citadelle à côté de trois petites constructions, et non loin de la mosquée du sultan Ḥasan, attribue par erreur cette dernière à Qānṣūh al-Ġawrī [6] (ni même vise la petite mosquée construite non loin de là par ce sultan en 1509, ce qui pourrait aussi être supposé [7]); les mosquées sont habituellement désignées par le mot « gema », et nous serions tenté de croire que cette mention désigne plutôt le maqʿad construit

l'Est sont le Ǧisr al-aʿṭām (*Ḫiṭaṭ*, II, 165) au-delà duquel l'étang qu'on aperçoit ne peut donc être que Birkat al-Fīl. Ici, l'erreur est évidente.

(1) Nous ne suivons donc pas, ici, l'identification de Madame Meinecke (« Eine Stadtansicht ... », p. 119).

(2) Cette mosquée est en effet affectée d'une légende : « Turbe Sendindar », si nous lisons bien; il ne peut s'agir que de la mosquée funéraire d'un dignitaire mamlūk; mais lequel ?

(3) Ibn Iyās, éd. Mostafa, IV, 169; tr. Wiet, *Journal*, I, 167.

(4) « Eine Stadtansicht ... », p. 131.

(5) Ibn Iyās, éd. Būlāq, II, 309; tr. G. Wiet, *Histoire des Mamelouks circassiens*, Le Caire, 1945, p. 383.

(6) « Eine Stadtansicht ... », p. 121.

(7) Cf. Ibn Iyās, éd. Mostafa, IV, 160; tr. Wiet, *Journal*, I, 156.

également par Qānṣūh Ḫamsami'a, à cet endroit en 1495 [1], et qui fut le théâtre de sa proclamation au sultanat en 1497.

On voit que nous avons tendance à lire les légendes de la carte en les rapportant à l'extrême fin du XVᵉ siècle. C'est que Le Caire a alors connu, entre la mort de Qāytbāy en août 1496, et l'accession au pouvoir de Qānṣūh al-Ġawrī en avril 1501, une période trouble de coups d'Etat et de pillages dont celui du quartier juif [2], qui a été considérée par les contemporains, et en particulier les vénitiens, assez vite inquiets des progrès des Portugais dans l'Océan Indien, comme une crise majeure de l'Etat mamlūk. Sanudo, tout occupé qu'il soit par les aventures françaises en Italie, n'en enregistre pas moins dans ses *Diarii* la tentative de Qānṣūh Ḫamsami'a (« Campson Campsomi » [3]), puis fait un long exposé des événements de 1497, où on voit que les marchands vénitiens présents au Caire ont pu se tirer d'affaire mieux que les gênois, et surtout les juifs [4]. Le récit du pèlerinage de Von Harff (il passe au Caire en 1497), récit qui a largement circulé en manuscrit à son époque, s'intéresse aussi à ce grand émir (il l'appelle « Kansauwe Hasmansmea ») qui faillit succéder à Qāytbāy [5]. Surtout, la tempête une fois passée, ce fut l'ambassade espagnole de Pierre Martyr d'Anghiera auquel la notice en latin se réfère expressément [6], auprès de Qānṣūh al-Ġawrī, au début de 1502, et (dans le récit qui en fut fait, la *Legatio babylonica*) le long exposé

[1] Ibn Iyās, éd. Būlāq, II, 390; tr. Wiet, *Histoire des Mamelouks circassiens*, p. 353; il est vrai que le « pavillon » en question (*maqʿad*) est décrit par Ibn Iyās comme « flanqué de tours » (*ḥawlahu abrāǧ mawǧūda ilā al-'ān*), ce que ne représente pas le dessin de la carte de Pagano; aussi ne proposons-nous cette identification qu'à titre d'hypothèse; mais il est évident que si le graveur, qui a vraisemblablement travaillé à Venise, avait vu des mosquées mamlūkes, ou disposait de dessins les représentant (bien des peintres italiens utilisent alors des croquis de paysages ou de personnages orientaux, qui ne sont jamais allés en Orient), il n'avait pas nécessairement sous les yeux de modèle pour ce type de bâtiment; d'où peut-être, d'ailleurs, l'utilisation d'un terme différent (moschea) indiquant une construction différente.

[2] Ibn Iyās, éd. Būlāq, II, 330-331; tr. Wiet, *Histoire des Mamelouks circassiens*, p. 415; en fait c'est tout le quartier de Bāb Zuwayla qui fut pillé.

[3] *I Diarii*, I, col. 288, 289, 380.

[4] Le récit des événements occupe les colonnes 634 à 639 de l'édition des *Diarii;* sur les dommages subis par les occidentaux et les juifs, voir col. 637.

[5] Cf. Malc. Letts, *The pilgrimage of Arnold von Harff*, London, 1946, p. 104-105.

[6] Cf. nº 7.

rétrospectif sur la crise qui venait de se terminer [1] : publiée depuis 1511 [2], la *Legatio babylonica* a pu fournir aux rédacteurs des légendes de 1549, des éléments qui expliquent peut-être l'appellation de « palazzo del Campso Campsomie » appliquée aux constructions de Yašbak [3], ou celle, encore plus étrange de « turbe del soldan Camson », placée sur l'extrémité orientale de l'ancien Caire fatimide, transformée en cimetière [4]. La carte de Pagano porte sans doute ces indications

[1] Cf. J.H. Mariéjol, *Un lettré italien à la cour d'Espagne (1488-1526), Pierre Martyr d'Anghiera,* Paris, 1887; sur l'ambassade envoyée en Egypte pour atténuer le mauvais effet produit par la prise de Grenade et ses suites, voir p. 50 à 70.

[2] *ibidem,* p. 192.

[3] On peut estimer que c'est à partir des textes de Pierre Martyr d'Anghiera ou de Jean-Léon l'Africain (et d'autres sans doute), que les légendes ont été composées, non pas en se servant de citations exactes, mais en choisissant des termes pouvant évoquer les récits des uns et des autres. On constate ainsi que pour expliquer ce qu'était ce prétendu palais de Qansūh Ḫamsami'a, la notice latine (n° 7) renvoie à Pierre Martyr (fait qui est encore plus net chez un imitateur siennois de Pagano, de la fin du XVI^e^ siècle, Matheo Florimi qui mentionne sur la carte même, dans la légende, ici le n° 3 : « de quo lege Petrum Martyre ») et fait référence aux temps du roi Ermand (al-Malik al-Nāṣir Abul Sa'ādāt Nāṣir al-Dīn Muḥammad, le fils de Qāytbāy, contre lequel s'est révolté Qanṣūh Ḫamsami'a?). Et effectivement, après avoir fait le récit des événements qui se sont déroulés entre la mort de Qāytbāy et l'avènement de Ġawrī (cf. *Relationi del S. Pietro Martire Milanese,* Venise, 1564, p. 39 b à 45 b), Pierre Martyr raconte sa visite au palais de Matarieh, dévasté par la guerre civile (p. 62 a) et Von Harff dit très bien que c'est sur Matarieh, qui a beaucoup souffert, que s'est replié Qanṣūh Ḫamsami'a (*The Pilgrimage,* p. 104); sur cette fin de la révolte, cf. Ibn Iyās, éd. Būlāq II, 314; trad. Wiet, *Histoire des Mamelouks Circassiens,* p. 389.

[4] Nous suggérons, à titre d'hypothèse, que cette légende se réfère à l'épisode final de l'ambassade, assez mouvementée, de Pierre Martyr, lorsque Qanṣūh al-Ġawrī (cette fois, c'est bien lui qui serait désigné) invite l'ambassadeur, à visiter un cimetière musulman particulièrement vénéré au pied de la Citadelle (interdit aux chrétiens, paraît-il), ce qui est présenté comme une marque de faveur. L'épisode est intitulé dans l'édition des *Relationi* de 1564 : « I Mamaluchi lo conducono per le sepolture degli antichi soldani » (p. 69 a); ceci se rapporte évidemment au cimetière Nord, mais peut avoir été mal situé par le graveur, de même que toute la banlieue Nord semble appelée Matarieh.

Notons aussi que l'on retrouve dans un élément inattendu de la notice en latin (les références aux civilisations indiennes du Nouveau Monde) l'influence d'un autre aspect de l'activité de Pierre Martyr d'Anghiera : son rôle d'informateur privilégié sur les Amériques (il avait fait la connaissance de Colomb

pour permettre à un lecteur de Pierre Martyr, ou de quelque autre récit de cette époque, sur ce qui fut l'épisode politique le plus important dans l'histoire du Proche Orient mamlūk avant la conquête ottomane, de situer ce qu'il lisait, de même qu'il pouvait situer en regardant la carte, les renseignements donnés pour 1517 par Jean-Léon l'Africain. Si notre interprétation est acceptable, c'est une nouvelle source de renseignements ayant nourri les légendes de la carte, que nous avons mise en évidence, une nouvelle couche de texte; mais nous retrouvons notre ancienne objection : cela n'impose pas que le relevé cartographique soit contemporain de ces renseignements.

Seule reste donc l'étude du dessin pour dater celui-ci. On peut sans doute estimer, comme l'a fait Madame Meinecke, qu'il n'est pas entièrement fiable. On a vu la curieuse position de Birkat Qārūn. D'autre part, à côté d'erreurs de détail, comme celle qui figure la colonne du Nilomètre sous la forme d'un obélisque sortant du sol (ce qui prouve une fois de plus que, si les renseignements cartographiés ont été relevés sur place, le croquis de la carte a été fait loin de l'Egypte), Madame Meinecke a souligné deux faits gênants : l'absence de l'île dite Ǧazīra al-Wusṭā, sur le Nil, et la situation de Fusṭāṭ placé en deçà (au Nord) de l'aqueduc amenant l'eau à la Citadelle, fantaisies étranges de nature à compromettre la crédibilité d'une carte du Caire à la veille de la conquête ottomane; elles sont attribuées par Madame Meinecke à la volonté du graveur de resserrer l'étendue de la ville, pour lui permettre de dessiner sur les côtés les pyramides, le Sphynx, la campagne et divers personnages [1]. Or on ne doit se résoudre à cette solution qu'en dernier ressort, car elle fait intervenir un choix esthétique du graveur, dont nous ne sommes pas assurés. En fait, dans le Nil, ce n'est vraisemblablement pas une île qui manque, mais deux (si du moins, le cours du Nil n'a pas trop changé entre l'époque de Maqrīzī et celle à laquelle a été relevée la ville) : les îles Ǧazīra al-Wusṭā et Ḥalīma [2]. Aussi on peut se demander si les deux grandes plages de sable blanc que Madame Meinecke a proposé d'identifier comme les deux hippodromes (dont par ailleurs elle dit bien qu'ils ne devraient

devant Grenade assiégée); la première décade de son *De orbe novo* a été imprimée à Venise dès 1504 (en 1511 seulement en Espagne), et les vénitiens ont suivi de près les diverses livraisons (cf. Mariéjol, *op. cit.*, p. 197).

(1) « Eine Stadtansicht ... » p. 117.

(2) *Ḫiṭaṭ*, II, 186.

pas être là [1]) ne sont pas en réalité les deux îles rattachées malencontreusement à la rive par le dessinateur vénitien. Ceci n'est qu'une hypothèse. Quant à Fusṭāṭ, on peut estimer que la ville est parfaitement à sa place, si on admet que le relevé a été fait avant 1508, date à laquelle l'aqueduc actuel rejoignant le Nil au niveau de l'embouchure du Ḫalīǧ a été construit [2]. Ce que risque donc de présenter la carte de Pagano, c'est un Caire d'avant 1508, lorsque l'aqueduc suivait encore le rempart du Sud [3], et le seul anachronisme de cette carte est la représentation de l'armée ottomane qui en 1517 n'a pas pu faire la conquête de ce Caire-là.

Si notre interprétation est correcte (et si on postule une origine unique et cohérente de la carte), il faut que les autres éléments représentés ne s'opposent pas à cette datation, voire la confirment et la précisent. Ainsi, le nouvel aqueduc a été édifié, entre autres raisons, pour faciliter l'aménagement de la place située sous la Citadelle, qui a été dotée, à partir de 1503, de nombreuses constructions et de jardins [4], et qui est devenue pendant les dernières années du sultanat mamlūk (et est restée sous les premiers gouverneurs ottomans au moins) un des centres de la vie politique et le cadre de nombreuses réceptions diplomatiques. Rien de tel ne semble figuré sur cette carte : la place sous la Citadelle est encore bien vide [5],

[1] « Eine Stadtansicht ... », p. 122. Si un des deux hippodromes au moins, a pu donner sur le Nil à l'époque de Malik al-Nāṣir Muḥammad (*Ḫiṭaṭ*, II, 199), rien ne prouve que c'était encore le cas à cette époque, du fait du retrait du fleuve, et l'évolution continuera (cf. la carte maladroite, mais suggestive de Pococke, en 1743, qui indique le maydān). Comme le note Madame Meinecke, les deux hippodromes devraient être entre les deux canaux, et on peut se demander si ce n'est pas ce fait qui a entraîné l'installation sur la carte, à cet endroit, des écuries sultaniennes.

[2] Ibn Iyās, éd. Mostafa IV, 137; trad. Wiet, *Journal d'un bourgeois*, I, 134.

[3] *Ḫiṭaṭ*, II, 230.

[4] Ibn Iyās, éd. Mostafa IV, 56; trad. Wiet, *Journal d'un bourgeois*, I, 52.

[5] Cf. Pl. XVII. Cette reproduction de la partie de la carte de Pagano nous a été fournie (ainsi que la reproduction de la carte entière) par le Cabinet des Estampes du Musée de Berlin (Staatliche Museen zu Berlin), lorsque nous la lui avons demandée en 1977, avant d'avoir connaissance de l'article de Madame Meinecke. La très bonne qualité du travail photographique nous a permis de travailler et nous exprimons ici nos remerciements au cabinet des estampes du Musée. Lorsque nous avons demandé, en 1979, la reproduction de la partie de la carte de Pagano qui fait l'objet de la Pl. XVIII, il nous a été répondu que l'on n'était pas en mesure de nous la fournir. Nous avons donc dû faire faire un agrandissement de cette partie en nous servant de la reproduction de la carte entière qui nous avait été envoyée. En dépit des apparences, il s'agit bien de la même carte.

si l'on excepte ce que nous pensons vouloir représenter les constructions de Qānṣūh Ḫamsami'a.

D'autre part, également en 1503, Ġawrī a fait édifier son ensemble monumental de la Qaṣaba [1]. Nous l'avons dit, nous ne pensons pas qu'on trouve sur la carte ces deux bâtiments caractéristiques (pratiquement jumeaux et face à face). A leur place apparaît [2] sur un monument religieux placé sur le côté Est de la Qaṣaba (qui, sans doute, pourrait être la mosquée funéraire) une indication qu'il faut lire, semble-t-il, « gemalon »; et, en face, du côté de l'Ouest (où devrait être la madrasa), à côté de ce que nous estimons être l'Ašrafiyya, la mention « zudecha », ou quartier juif, sur des constructions civiles, dont une au moins (est-ce effet de perspective?) pourrait avoir un toit pentu. Il nous semble que l'inscription « gemalon » (peut-être parce qu'elle contient le mot « gema ») a été placée mal à propos sur le dessin d'une mosquée alors qu'elle aurait dû être mise de toute façon en face, et sur une construction civile, car elle indique le grand marché du Ǧamalūn [3] ou Ǧamalūn al-Kabīr (terme qui désigne un toit à double pente) [4] alors un des centres de la vie commerciale, dont la Ġawriyya, dès le sultanat de Ġawrī et par la suite, a pris la place [5].

(1) Ibn Iyās, éd. Mostafa IV, 52-53; trad. Wiet, *Journal d'un bourgeois,* I, 48-49.

(2) Cf. Pl. XVIII.

(3) *Ḫiṭaṭ,* II, 103; A. Raymond et G. Wiet, *Les marchés du Caire,* Le Caire, IFAO, 1979, p. 195-196.

(4) Sur ce terme, voir A. Dessus-Lamare, « Etude sur Rawq, Riwāq et Ruwāq », in *Journal Asiatique,* 238 (1950), p. 345 et p. 360. A. Dessus-Lamare traduit ce terme par « nef à deux versants », « comble à deux versants ».

(5) Le texte d'Ibn Iyās semble indiquer que la construction de la madrasa s'est faite aux dépens du grand Ǧamalūn et d'autres sūq (ainsi que du quartier juif) : cf. éd. Mostafa, IV, 56; G. Wiet traduit : « il agrandit le périmètre, y adjoignant le marché de la Voûte en dos d'âne [le Ǧamalūn] et les marchés avoisinants » (*Journal,* I, 49). On sait néanmoins que quelque chose qui se nommait le Ǧamalūn continua d'exister (cf. A. Raymond et G. Wiet, *loc. cit.*). Mais fut-ce désormais autre chose qu'un lieu dit (alors que le nom initial recouvrait sans doute une particularité de la construction)? Le passage de Maqrīzī sur le grand Ǧamalūn d'où partaient les rondes de nuit, montre que c'était un point important de la géographie commerciale. Jean-Léon l'Africain n'en parle plus et situe les sūq par rapport à la madrasa de Ġawrī. Si la mosquée figurée sur la carte n'est donc pas cette madrasa, mais l'Ašrafiyya (traditionnellement située par rapport à un des sūq des papetiers, cf. Ibn Iyās, éd. Būlāq, II, 213, 283; tr. Wiet, *Histoire des Mamelouks circassiens,* 213, 340), de l'autre côté

D'autres détails peuvent inviter à remonter plus loin dans le temps. La carte figure dans le coin gauche le jardin des Baumiers de Matarieh. Ce jardin a été détruit lors des troubles de 1497; Von Harff et Pierre Martyr n'en ont vu que les ruines [1], et il n'a été reconstitué qu'en 1509 [2]; logiquement, le relevé qui a servi de support à la carte devrait être antérieur à 1497, sauf si le graveur vénitien de 1549 a restitué le jardin puisqu'à son époque, il avait retrouvé son activité.

On admettra que c'est l'ensemble de ces indices qui est probant, chacun pris à part pouvant évidemment être l'objet d'un doute (la place de l'aqueduc mise à part); ils s'accordent à suggérer que les relevés ont pu être faits à la fin du XV^e^ siècle; et nous rejoignons ici une des conclusions de Madame Meinecke qui a montré que cette carte aurait pu être dessinée dès 1500 (ce qui n'implique pas que les relevés ne soient pas antérieurs). On l'a vu, certaines légendes de la carte indiquent aussi cette époque, alors que Venise entretient au Caire ce que nous nommerions aujourd'hui une « mission technique », soit des artisans qui aident le sultan à se doter d'une artillerie [3]. Lorsque la lutte contre les Portugais dans l'Océan Indien sera perdue, et que les épices seront devenues moins abondantes, y aura-t-il entre Venise et Le Caire, des relations aussi nombreuses, et officielles, permettant les relevés pour une telle carte? Etait-ce déjà cette carte du Caire dont Gentile Bellini (qui a laissé par ailleurs un portrait de Qāytbāy) avait envoyé un croquis à Mantoue en 1493 pour permettre la réalisation d'une fresque sur les murs des « camere della città » ? [4].

de la Qaṣaba le bâtiment sur lequel est porté le mot « gemalon » pourrait être la mosquée al-Zâfirī (cf. *Ḫiṭaṭ*, I, 89; II, 293, et Raymond et Wiet, *op. cit.*, p. 89) dont la taille peut s'expliquer si « gemalon » a été senti comme un augmentatif de « gema ».

(1) *The Pilgrimage*, p. 104; *Relationi*, p. 62 a. Ibn Iyās situe le fait en 1499 (éd. Būlāq, II, 373; *Histoire des Mamlouks circassiens*, 483).

(2) Ibn Iyās, éd. Mostafa, IV, 149; tr. Wiet, *Journal d'un bourgeois* I, 145-146 : ici il situe l'arrêt de la production de baume en 900/1494-95 : le témoignage des occidentaux est plus fiable.

(3) G. Wiet, *L'Egypte arabe*, p. 608-610.

(4) « Eine Stadtansicht ... », p. 129. On trouvera une reproduction du portrait de Qāytbāy par Bellini (actuellement aux Offices, à Florence) dans l'ouvrage de D. Russel, *Medieval Cairo* (London, 1962, pl. 21). Les rapports entre l'Egypte de Qāytbāy et Venise sont également importants dans le domaine de l'art du bronze : cf. A.S. Melikian Chirvani, « Venise entre l'Orient et l'Occident », *Bulletin d'Etudes Orientales*, XXVII, 1974, 109-126.

Il importe peu qu'il en soit ainsi, de même qu'il importe peu de savoir la date exacte des relevés. Dans cette représentation de la ville, le sultanat de Qāytbāy a porté ses fruits; celui de Ġawrī n'a pas commencé ou commence à peine. Là est l'essentiel. C'est de cette situation dans le temps que la carte de Pagano tire son importance. Elle représente en fait la capitale égyptienne à l'issue de la seconde grande période médiévale. Après la crise du début du XV^e siècle, la ville a recommencé à s'étendre. Le Caire a encore le site qui était le sien du temps d'al-Malik al-Nāṣir Muḥammad. Le tracé du rempart-aqueduc dessine encore au Sud un cadre déjà bien vide, vide que l'on retrouve dans l'extrémité orientale de l'ancienne cité fatimide; mais les constructions peuvent revenir (ce sera le cas de la cité fatimide sous les ottomans). L'espace situé à l'Ouest de la cité fatimide entre le canal Nāṣirī et le Nil, n'a pas encore ces grands blancs qu'on trouve dans la carte de la *Description de l'Egypte:* aussi est-il en effet de mauvaise méthode de se servir de la carte de la *Description de l'Egypte* pour mesurer Le Caire médiéval [1].

Les jours mauvais sont revenus après la mort de Qāytbāy, et même un peu avant. Le tracé du nouvel aqueduc en 1508 va prendre acte d'un nouveau retrait de la ville. L'espace cairote a alors définitivement changé. Le retrait va se poursuivre, enregistré éloquemment dans la carte de Piri Reis [2], déjà en 1526; mais il faudra attendre bien plus tard, jusqu'au début du XVIII^e siècle, pour voir dans le croquis du Caire fait pour le Père Sicard en 1715, la première représentation exacte par un européen du Caire ottoman, avec l'aqueduc à sa vraie place [3],

(1) « Eine Stadtansicht... », p. 118, où la carte de Pagano est critiquée par référence à l'état des lieux sur la carte de la *Description de l'Egypte :* ce n'est pas parce que la zone située entre le canal Nāṣirī et le Nil est représentée comme une région très découverte au XVIII^e siècle qu'il devait en être ainsi au XV^e. Il nous semble qu'on ne peut corriger une carte d'une époque par référence à la carte d'une autre époque que lorsqu'on considère des éléments qui n'ont pas pu logiquement changer de place : par exemple, ici, Birkat Qārūn et ce qui est sans doute Birkat al-Fīl, si notre identification est bonne.

(2) « Eine Stadtansicht ... », Tafel 38 a.

(3) Cette carte manuscrite maladroite (cf. Pl. XIX) est déposée au Département des Cartes et Plans de la Bibliothèque Nationale de Paris. Le registre des acquisitions porte : « autographe du P. Sicard, de la Compagnie de Jésus, envoyé au P. Fleuriau le 1° Juin 1716 » (cf. *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant,* Paris, 1725, V, p. 212; *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus,* VII, 1960, col. 1188, E; E. Honigman / P. Devos, in « La valeur historique du *Thronos alexandrinos* », *Mémoires de l'Académie royale de Belgique,* LIV,

ce qui ne suffira pas d'ailleurs à éliminer des publications sur l'Egypte l'influence de la carte de Pagano [1]. Ce chef d'œuvre de la gravure vénitienne a ainsi continué de répandre faussement jusqu'en pleine époque moderne, l'image de ce qui, dès 1549, n'était déjà que le souvenir de la « grande cité du Caire » médiéval. Aussi doit-on savoir gré à Madame Meinecke d'avoir rappelé son existence.

1961, p. 174-175, n. 1). Nous avons consulté sur ce croquis le P. Martin (à qui nous devons les références précédentes, ce dont nous le remercions ici). Il ne pense pas que ce croquis soit, à proprement parler, un autographe de Sicard; mais il doit avoir été dessiné pour lui, de même que la carte manuscrite intitulée « Plan topographique des environs du Caire et de la montagne des momies au Caire, 1718», déposée au Service historique de la Marine (Atlas 64, carte 13), où visiblement, la structure de la capitale (en dépit de l'échelle différente des deux dessins) est perçue de la même façon que dans le croquis de 1716. Ce croquis est intéressant parce qu'il montre donc, pour la première fois, l'aqueduc à sa vraie place; mais on aperçoit encore les vestiges de l'ancien rempart-aqueduc du Sud (c'est également le cas sur le croquis du Service de la Marine, et plus tard encore, sur la carte de Pococke), qui continue d'entourer une partie de Fusṭāṭ; en avant, fortement isolé, sans doute le Qaṣr al-Šamʿ (même chose sur le croquis du Service de la Marine).

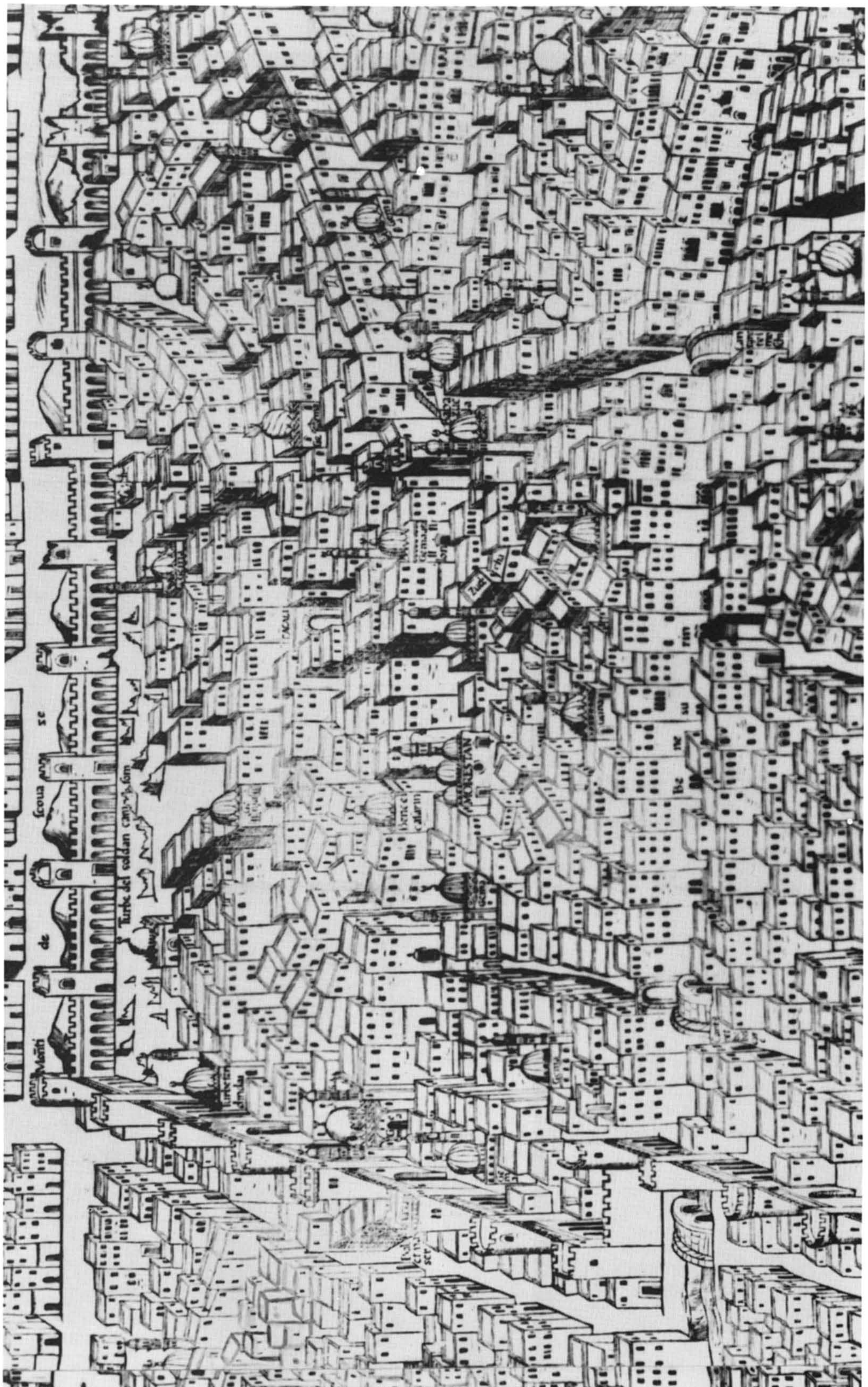
[1] Il est frappant de constater que le croquis du P. Sicard a été utilisé pour graver la « carte topographique vue en perspective des plaines d'Héliopolis et de Memphis dédiée à Mgr. le Comte d'Argenson, Ministre et Secrétaire d'Etat » (Département des cartes et Plans, Ge D 13379), soit entre 1742 et 1757. Vraisemblablement sous l'influence de la carte de Pagano, l'extrémité de l'île de Roda a été rognée, ce qui permet à l'aqueduc de rejoindre le Nil à l'extrémité de l'île (au Sud), soit de retrouver, ou presque, son ancienne position. On trouvera, très clairement rendue, cette ancienne position de l'aqueduc-rempart dans la carte dessinée par Casanova : «Essai de reconstitution du Plan de fortification de Ṣalāḥ al-Dīn en 572 » (in *Histoire et description de la Citadelle du Caire*, Le Caire, MMAF, 1894-97) : cette carte fournit le cadre exact de la gravure de Pagano.



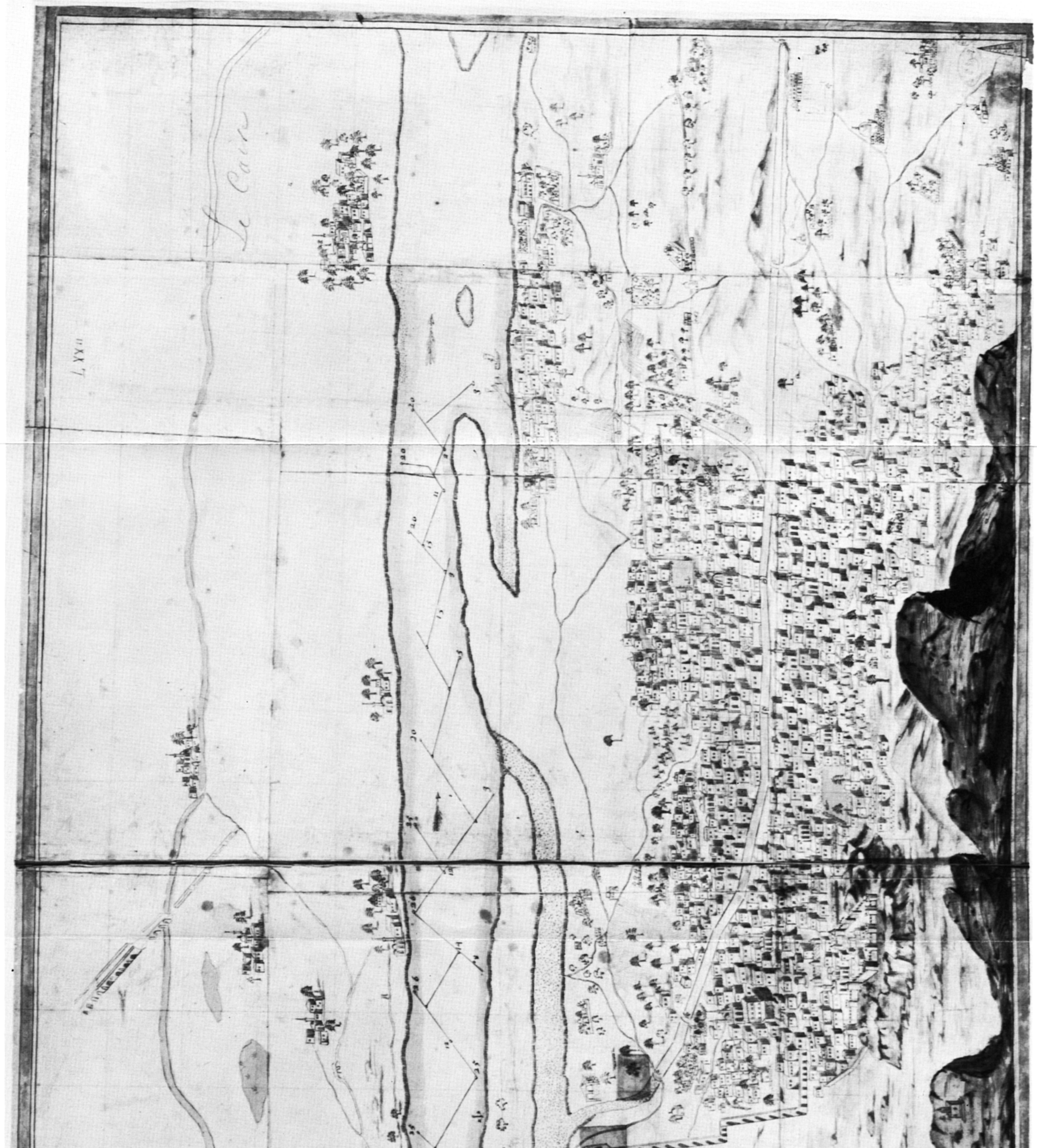
Détail de la carte de Pagano, avec l'aimable autorisation du Cabinet des Estampes du Musée de Berlin (Staatliche Museen zu Berlin, D.D.R.).

AnIsl 17 (1981), p. 203-285 BLANC (Bernard), DENOIX (Sylvie), GARCIN (Jean-Claude), GORDIANI (Romanello)
À propos de la carte du Caire de Matheo Pagano [avec 5 planches].

Pl. XVIII



Détail de la carte de Pagano (agrandissement à partir du plan général).



Carte « autographe du P. Sicard » (reproduite avec l'aimable autorisation de la Bibliothèque Nationale, Paris).